NUMERO 39

Illinois U Library

23 JUILLET 1949

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

STUDIO CHAMPS-ELYSÉES

LE THÉATRE DU TEMPS . PIERRE VALDE
présente

CONSTANT-REMY
dans
UN INSPECTEUR VOUS DEMANDE...
Adaptation Française par Michel Arnaud de
AN INSPECTOR CALLS...
de J.B. PRIESTLEY

Mise en scène de Pierre VALDE
Décor de Henri LABUSSIERE
Costumes de Olga CHOUMANSKY
avec
Marcel d'ORVAL • Jean DEGRAVE
Mad HERENNE • Jacques DENOEL • Nadine CHRISTOPHE
et
Catherine DAMET

Cor. Andreu

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec « FRANCE-ILLUSTRATION ».

FRANCE-ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Eric. Birling. Gladys. Gerald. Sybil.

Gerald. Gladys.

Gerald. Edna. L'Inspecteur. Birling.

1 BIRLING. — *Ah ! vraiment, c'est bien agréable d'être tous là, comme ça. Oui !... et le dîner était de premier ordre, Sybil.* (ACTE PREMIER.)

2 GLADYS, joyeusement émue. — *Oh ! Gerald !... est-ce celle dont vous m'aviez parlé?* (ACTE PREMIER.)

3 EDNA, entrant et annonçant. — *L'Inspecteur Coole.* (L'Inspecteur entre. C'est un homme dans les cinquante ans, vêtu d'un costume sombre et simple...) (ACTE PREMIER.)

4 L'INSPECTEUR, se levant. — *... Dans sa chambre j'ai également trouvé une photo d'elle. Peut-être la mémoire vous reviendra-t-elle en la voyant.* (ACTE PREMIER.)

5 GLADYS, s'avançant. — *Quelle affaire ? Que se passe-t-il ?*
L'INSPECTEUR, d'un ton impressionnant. — *Je suis inspecteur de police, miss Birling.* (ACTE PREMIER.)

L'Inspecteur. Birling.

Gladys. L'Inspecteur.

UN INSPECTEUR VOUS DEMANDE...

Pièce en trois actes de J. B. PRIESTLEY

Adaptation française de Michel ARNAUD

Cette œuvre a été représentée à Paris, le vendredi 13 mai, par le *Théâtre du Temps*, au Studio des Champs-Élysées dans une mise en scène de Pierre VALDE, un décor d'Henri LABUSSIÈRE et des costumes d'Olga CHOUMANSKY.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous les droits futurs. Copyright 1949 by Michel ARNAUD.

Illinois U Library

PERSONNAGES :

Sybil Birling.....	*Madeleine HERENNE*
John Birling.....	*Marcel d'ORVAL*
Gladys Birling...	*Catherine DAMET*
Eric Birling.....	*Jacques DENOEL*
Gérald Croft.....	*Jean DEGRAVE*
Edna.....	*Nadine CHRISTOPHE*
L'inspecteur Goole	*CONSTANT-RÉMY*

ACTE PREMIER

La salle à manger des Birling, à Brumley, ville industrielle du nord de l'Angleterre. Un soir du printemps 1912. C'est la salle à manger d'une assez grande villa appartenant à un industriel prospère ; une pièce confortable aux meubles solides et cossus dans le style de l'époque. Une seule porte donnant sur un vestibule. Un téléphone mural. Quelques tableaux d'aspect imposant mais sans valeur. La table est mise et les dîneurs en sont manifestement à la fin du repas.

Au lever du rideau, Edna, la femme de chambre, est en train d'enlever les dernières assiettes à dessert. John Birling est assis à droite de la table et Mrs. Birling à gauche. Gladys Birling et Gerald Croft sont assis face au public. Eric Birling, légèrement de dos au public, en face de Gladys et Gerald. Les hommes sont en habit, les deux femmes en robe du soir.

John Birling a la cinquantaine passée. C'est un homme aux manières un peu pompeuses, ni particulièrement distingué ni particulièrement vulgaire. Sa femme a la cinquantaine, c'est quelqu'un de plutôt froid et elle est d'un rang supérieur à celui de son mari. Gladys est une jolie fille entre vingt et vingt-cinq ans, très heureuse de vivre et, ce soir, assez énervée. Gerald Croft est un garçon sympathique d'environ trente ans, un peu trop viril pour être un dandy, mais très élégant et distingué. Eric, qui a quelques années de plus que sa sœur, n'a jamais l'air entièrement à son aise : il est ou presque timide ou presque trop sûr de lui.

Pour le moment ils viennent de faire un excellent dîner, évidemment pour fêter un événement quelconque, et ils sont tous enchantés d'eux-mêmes. Presque immédiatement Edna pose devant Birling une carafe de porto.

BIRLING. — Ah ! voici le porto !... Merci, Edna. *(Il emplit son verre et passe la carafe à Gladys.)* Je crois, Gerald, que vous trouverez mon porto assez bon. En fait, Finchley m'a dit que c'était exactement le même que celui qu'il réserve à Sir George.

Gladys se sert et passe la carafe à Gerald.

GERALD. — Alors il doit être excellent. Mon père se flatte d'être connaisseur. Moi, j'avoue humblement ne pas pouvoir en dire autant...

Il se sert et passe la carafe à Mrs. Birling.

GLADYS, *avec gaîté.* — Il ne manquerait plus que ça, Gerald. Ça ne me plairait pas du tout que vous vous y connaissiez en porto... comme tous ces vieux messieurs apoplectiques...

BIRLING. — Eh ! là, eh ! là, je ne suis pas un vieux monsieur apoplectique, moi !

GLADYS. — Non. Pas encore. Mais aussi, n'est-ce pas, tu ne t'y connais guère en porto !

BIRLING, *remarquant que Mrs. Birling n'a pas pris de porto.* — Voyons, Sybil, prends-en un peu. Ce soir n'est pas tout à fait un soir comme les autres.

GLADYS. — Mais oui, maman. Il faut absolument que tu boives à notre santé.

Gerald emplit le verre de Mrs. Birling. Edna prend le plateau qu'elle a utilisé pour desservir et se prépare à sortir.

MRS. BIRLING, *souriante.* — Bon, bon, je me laisse faire. *(Elle passe la carafe à Eric. A Edna :)* Edna, pour le café, je vous sonnerai. Vous le servirez au salon, n'est-ce pas ?

EDNA, *sortant.* — Bien, madame.

Tous les verres sont maintenant pleins. Birling jette un coup d'œil rayonnant sur ses commensaux et prend un air épanoui.

BIRLING. — Ah ! vraiment, c'est bien agréable d'être tous là, comme ça. Oui !... Et le dîner était

de premier ordre, Sybil. Tu pourras le dire de ma part à Mary.

GERALD, *poliment.* — Oui, tout était réellement excellent.

MRS. BIRLING, *avec reproche.* — John, ce n'est pas au maître de maison de dire des choses pareilles.

BIRLING. — Oh ! quoi... Je traite Gerald comme quelqu'un de la famille. Et je suis sûr qu'il n'y voit pas d'inconvénient.

GLADYS, *d'un ton plaisamment menaçant.* — Allons, Gerald, essayez un peu d'y voir un inconvénient !

GERALD, *souriant.* — Je m'en garderais bien. En fait, je désire même tout particulièrement devenir quelqu'un de la famille. Il y a assez longtemps que je tâche d'arriver à ce résultat, non ? *(Gladys ne répondant pas, il insiste :)* Non ? Vous savez bien que s'il n'avait tenu qu'à moi...

MRS. BIRLING, *souriante.* — Mais oui, elle le sait.

GLADYS, *ni grave ni moqueuse.* — Oui. Et pourtant l'été dernier, quand vous avez disparu, je me suis demandé si vous le désiriez tellement.

GERALD. — Mais, Gladys, je vous ai déjà expliqué qu'à ce moment-là j'avais un tel travail à l'usine que...

GLADYS, *du même ton.* — Oui, Gérald, c'est là l'explication que vous donnez, mais...

MRS. BIRLING. — Voyons, Gladys, ne le taquine pas. Quand tu seras mariée tu comprendras que les hommes qui ont une grosse situation sont forcés de consacrer la majeure partie de leur temps à leurs affaires. Il faudra bien que tu t'habitues à cette idée, comme je m'y suis habituée moi-même.

GLADYS, *avec une petite moue.* — Je ne crois pas que je m'y habituerai jamais. *(A Gerald, mi-grave, mi-moqueuse :)* En tout cas, faites attention...

GERALD. — Oh ! je vous le promets !

Eric ricane soudain. Ses parents le regardent.

GLADYS, *sévèrement.* — Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ?

ERIC. — Je ne sais pas. Franchement ! J'ai soudain eu envie de rire...

GLADYS. — Eric, tu es paf !

MRS. BIRLING. — Gladys, tu n'as pas honte d'employer des expressions aussi vulgaires ! Vraiment, le vocabulaire des jeunes filles d'aujourd'hui !...

ERIC. — Et s'il n'y avait que le vocabulaire !

GLADYS. — Finis donc de faire l'idiot, Eric.

MRS. BIRLING. — Assez, vous deux... John, je croyais que tu voulais porter un toast.

BIRLING. — Mais je n'ai nullement renoncé à cette idée ! *(Il s'éclaircit la gorge.)* Gerald, je sais que vous préférez comme moi ce dîner en petit comité à une soirée avec grand tralala. Il est néanmoins dommage que votre père... que Sir George et... euh... Lady Croft ne soient pas ici avec nous, mais ils sont à l'étranger et... Enfin, comme je vous l'ai déjà dit, ils m'ont envoyé un télégramme très aimable, un télégramme on ne peut plus aimable. Je ne regrette donc pas que nous soyons seulement entre nous, mais...

MRS. BIRLING. — Personnellement, je trouve cela beaucoup mieux.

GERALD. — Moi aussi.

BIRLING, *vivement.* — Moi aussi, moi aussi !... Mais je dois avouer pourtant qu'il est plus facile de parler devant une nombreuse assemblée...

ERIC, *sans méchanceté.* — Eh bien, ne nous fais pas de discours, papa. Contentons-nous de boire à leur santé.

BIRLING. — Non. Ce soir est l'un des plus heureux de ma vie. Et j'espère qu'un jour, Eric, quand toi aussi tu auras une fille, tu comprendras pourquoi. Gerald, je vous parle en toute franchise et je ne vous cache pas que vos fiançailles avec Gladys ont pour moi une très grande importance. Ma fille vous rendra heureux et je suis sûr que vous la rendrez heureuse. Vous êtes exactement le gendre que j'ai toujours souhaité. Votre père et moi sommes des concurrents amicaux — bien que Croft Limited soit une firme à la fois plus ancienne et plus importante que Birling et Compagnie — mais maintenant vous nous avez rapprochés et nous pouvons peut-être envisager le moment où Croft et Birling ne seront plus des concurrents, mais travailleront la main dans la main... à obtenir des prix de revient plus bas et des prix de vente plus élevés.

GERALD. — Bravo ! Et je crois que mon père ne pourrait qu'être d'accord sur un tel programme.

MRS. BIRLING. — Voyons, John, il me semble que l'occasion n'est pas très indiquée pour parler affaires.

GLADYS. — Je suis tout à fait de cet avis.

BIRLING. — Moi aussi, bien entendu. J'ai seulement fait allusion à ça en passant. Non, ce que je voulais dire, c'est que Gladys a beaucoup de chance et Gerald aussi.

GERALD. — Croyez bien que j'en suis convaincu.

Birling lève son verre et se lève. Mrs. Birling se lève également.

BIRLING. — Et je vous souhaite à l'un et l'autre tout ce que la vie peut apporter de meilleur !

MRS. BIRLING, *levant son verre et souriant.* — Oui, Gerald ! Oui, ma chérie ! Nos félicitations et nos meilleurs vœux !

GERALD. — Merci, Mrs. Birling ; merci, Mr. Birling.

Il se lève. Mrs. Birling fait signe à Eric de se lever.

ERIC, *se levant plutôt bruyamment.* — Tous mes souhaits, vous deux !... Elle a parfois un fichu caractère, mais au fond c'est une bonne fille.

Ils se rassoient tous.

GLADYS, *à Eric.* — Idiot !... Je ne peux tout de même pas me porter un toast à moi-même. Alors, quand est-ce que je vais pouvoir boire ?

GERALD. — Vous pouvez boire à ma santé, Gladys.

GLADYS, *se levant, calme et grave.* — Non, Gerald, je bois à nous deux.

Gerald et elle se regardent en silence pendant un instant.

GERALD, *doucement.* — Merci, Gladys. Et moi aussi je bois à nous deux, et j'espère que je saurai vous rendre aussi heureuse que vous le méritez.

GLADYS, *s'asseyant et tentant de dominer son émotion.* — Attention, Gerald : vous allez me faire pleurer !

GERALD, *souriant.* — Oui ? Eh bien, ceci séchera peut-être vos larmes.

Il tire un écrin de sa poche.

GLADYS, *joyeusement émue.* — Oh ! Gerald !... Est-ce celle dont vous m'aviez parlé ?

GERALD, *lui donnant l'écrin.* — Oui...

GLADYS, *prenant une bague dans l'écrin.* — Oh ! qu'elle est belle ! *(Elle se lève et va à Mrs. Birling.)* Regarde, maman, tu ne trouves pas qu'elle est magnifique ?

Elle met la bague à son doigt.

MRS. BIRLING. — Le fait est que cette bague est ravissante.

BIRLING. — Bravo, Gerald, vous avez bien choisi votre moment !

ERIC. — Ça, il ne s'est pas fichu de toi, ma vieille !

GLADYS, *regagnant sa place.* — Merci, Gerald ! *(Elle lui donne un baiser furtif.)* Maintenant, je me sens vraiment fiancée.

MRS. BIRLING, *souriante.* — Il était temps, ma chérie !

BIRLING, *à Gladys.* — Tâche de ne pas la perdre.

GLADYS. — La perdre ! *(Elle s'assied.)* Je ne la quitterai jamais.

MRS. BIRLING, *souriant.* — Et à présent, John, si tu n'as plus rien à dire, je crois que Gladys et moi nous allons vous laisser entre hommes...

BIRLING, *légèrement pompeux.* — Je voudrais seulement ajouter ceci... *(Remarquant que Gladys est toujours en train d'admirer sa bague :)* Tu m'écoutes, Gladys ? Ça te concerne aussi. Et après tout je ne te fais pas si souvent des discours...

GLADYS. — Pardon, papa. Mais, tu sais, je t'écoutais !

Elle prend un air attentif. Birling les regarde tous un instant en silence avant de reprendre :

BIRLING. — Vous allez fonder un foyer à un très bon moment. Oui, un très bon moment, et qui ne tardera pas à devenir meilleur encore. Le mois dernier, uniquement parce que les mineurs se sont mis en grève, des tas de gens, des tas d'oiseaux de mauvais augure ont commencé à parler de la possibilité de troubles sociaux dans le proche avenir. Ne vous inquiétez pas. Le plus grave est passé. Nous commençons enfin, nous autres patrons, à nous unir pour veiller à ce que nos intérêts — et ceux du capital — soient convenablement défendus. Et je ne crains pas de vous annoncer que nous allons entrer maintenant dans une ère de prospérité qui ira toujours croissant.

GERALD. — Je crois que vous avez absolument raison.

ERIC. — Oui mais, et la guerre ? On en parle pas mal de la guerre !

BIRLING. — Certes, Eric, et justement j'y venais à cette fameuse guerre. Quoi ? Parce que le Kaiser prononce un ou deux discours ronflants ou que quelques officiers allemands vocifèrent n'importe quoi après avoir un peu trop bu, voilà des gens qui se mettent à crier que la guerre est inévitable. Eh bien, moi, à ces gens, je leur réponds tout bonnement : quelle blague ! Les Allemands ne veulent pas la guerre. Personne ne veut la guerre, personne, en dehors peut-être de quelques peuplades balkaniques à demi civilisées. Et il n'y aura pas la guerre ! Pourquoi ? Parce que de nos jours l'enjeu est trop élevé. De nos jours, dans une guerre, on a tout à perdre et rien à gagner.

ERIC. — Oui, je sais bien ! mais, pourtant...

BIRLING. — Laisse-moi finir, Eric. Toi, tu as encore beaucoup à apprendre. Et c'est un homme qui a plus d'expérience que tu n'en auras jamais, je le crains, qui te dit qu'il n'y a pas le moindre risque de guerre. Le monde se développe si rapidement que toute guerre va bientôt devenir impossible. Pensez aux progrès que nous faisons dans tous les domaines. D'ici un an ou deux nous aurons des aéroplanes capables d'aller n'importe où. Et l'automobile ! De plus en plus puissante et rapide. Et les bateaux ! Tenez, un de mes amis va faire une traversée sur ce nouveau transatlantique qui part la semaine prochaine — le *Titanic* — 46.800 tonneaux. 46.800 tonneaux ! New-York en cinq jours ! Et tout le confort. Et incoulable, absolument incoulable !... C'est à des faits, c'est à des progrès de ce genre qu'il faut s'arrêter et non point aux vociférations de quelques officiers allemands, et encore moins aux divagations de ces alarmistes qui chez nous font une montagne de la moindre taupinière. Ecoutez-moi bien, vous trois, les jeunes, et rappelez-vous ce que je vais vous dire. Dans vingt ou trente ans d'ici — disons en 1940 — vous donnerez peut-être un dîner comme celui-ci à l'occasion des fiançailles de votre fille ou de votre fils : eh bien, c'est moi qui vous le dis, à ce moment-là vous vivrez dans un monde qui aura depuis longtemps oublié toutes ces histoires de conflits entre capital et main-d'œuvre et tous ces absurdes bruits de guerre. La paix, la prospérité et le progrès régneront partout ; sauf, bien entendu, en Russie, qui sera toujours un pays rétrograde. *(Mrs. Birling laisse percer une certaine impatience.)* Oui, ma bonne amie, je sais : je parle trop. Mais, je vous le répète, jeunes gens, rappelez-vous ce que je viens de dire. Nous ne pouvons tout de même pas laisser éternellement la parole à ces Bernard Shaw et autres H. G. Wells. Il faut parfois que nous autres, les industriels et les hommes d'affaires, nous disions notre mot. Et nous, nous ne jouons pas les prophètes : nous parlons par expérience et nous ne nous trompons pas.

MRS. BIRLING, *se levant.* — Mais oui, John, mais oui. *(Tout le monde se lève.)* Allons, ne retiens pas Gerald trop longtemps ici. *(Elle se dirige vers la porte.)* Eric, veux-tu venir un instant ?

Gerald va ouvrir la porte à Mrs. Birling, laquelle sort suivie de Gladys et Eric. Gerald referme la porte.

BIRLING, *allant à la console.* — Cigare ?

Il en prend un.

GERALD, *revenant s'asseoir.* — Non, merci. Je n'aime pas beaucoup le cigare.

Il prend une cigarette.

BIRLING, *revenant à la table.* — Ah ! vous ne savez pas de quoi vous vous privez. Rien de tel qu'un bon cigare ! *(Montrant la carafe de porto :)* Servez-vous. *(Il allume son cigare. Gerald se sert du porto et pousse la carafe vers Birling.)* Merci. *(Birling s'assied, et d'un ton de confidence :)* A propos, il y a une chose dont je voudrais vous parler — tout à fait confidentiellement — pendant que nous sommes seuls. J'ai vaguement l'impression que votre mère... que Lady Croft... tout en n'ayant rien à redire à ma fille, a le sentiment que vous auriez pu faire un plus beau mariage...

GERALD, *assez embarrassé, fait mine de protester.* — Oh ! je...

BIRLING, *vivement.* — J'entends : socialement plus beau.

GERALD. — Je vous assure...

BIRLING. — Non, Gerald, inutile ! Et il ne faut pas lui en vouloir. Lady Croft appartient à l'une des plus vieilles familles de la région — aristocratie terrienne et ainsi de suite — et sa réaction est donc des plus naturelles. Mais ce que je voulais vous dire, c'est que... il y a de sérieuses chances que je figure dans la prochaine promotion.

GERALD. — Vraiment ?

BIRLING, *faussement modeste.* — Oh ! bien entendu, simplement au titre de chevalier.

GERALD. — Mes félicitations !

BIRLING. — Merci. Mais elles sont encore un peu prématurées. Aussi ne parlez de ça à personne. Mais on m'a laissé espérer la chose d'un ou deux côtés. Vous comprenez, il y a deux ans, quand Sa Majesté est venue à Brumley, j'étais lord-maire, et l'on m'a toujours considéré politiquement comme quelqu'un de sûr... Alors... enfin... je crois que j'ai une certaine chance de ne plus être simplement Mr. Birling — à la condition évidemment que nous nous conduisions bien, que nous n'ayons pas d'ennuis avec la police ou que nous ne soyons pas mêlés à un scandale quelconque... N'est-ce pas ?

Il rit avec complaisance.

GERALD, *riant.* — Je n'ai guère d'inquiétudes : vous m'avez l'air d'une famille plutôt convenable !

BIRLING. — Je crois qu'il y a pire que nous.

GERALD. — Alors, si c'est là le seul obstacle, je pense que vous pouvez accepter dès maintenant mes félicitations.

BIRLING. — Non, non, vraiment non. Et surtout ne parlez de cela à personne.

GERALD. — Pas même à ma mère ? Je suis sûr que cette nouvelle lui ferait un énorme plaisir.

BIRLING. — Eh bien, quand elle reviendra, vous pourrez lui en toucher un mot. Et l'assurer en même temps que, durant les prochains mois, nous allons faire tout notre possible pour éviter d'avoir des histoires.

Ils rient tous les deux.

ERIC, *entrant et s'arrêtant sur le seuil de la porte.* — De quoi riez-vous ? Vous en êtes déjà aux bien bonnes ?

BIRLING. — Tu veux un autre verre de porto ?

ERIC, *fermant la porte et s'approchant de la table.* — Ce n'est pas de refus. *(Il se sert.)* Maman demande que nous ne tardions pas trop à aller les rejoindre au salon. Mais je ne crois pas qu'il faille nous presser. Je les ai laissées toutes les deux en train de parler robes... A entendre Gladys on jurerait qu'elle n'a rien à se mettre. Quoi ! est-ce que nous passons notre temps à parler complets, nous autres ?

Il s'assied.

BIRLING, *sentencieux.* — Il ne faut pas oublier, mon petit, que pour les femmes les robes signifient quelque chose de plus. Pas seulement quelque chose que l'on se met sur le dos, et pas seulement quelque chose qui les rend plus jolies, mais... oui ! une sorte de symbole de leur rang social, de leur standing...

GERALD. — Très juste.

ERIC, *vivement.* — Oui, je me rappelle que...

Il s'interrompt.

BIRLING. — Eh bien, qu'est-ce que tu te rappelles ?

ERIC, *mal à l'aise.* — Rien.

BIRLING. — Rien ?

GERALD, *amusé.* — Ça ne m'a pas l'air très catholique.

BIRLING, *du même ton amusé.* — On ne sait jamais à quoi s'attendre avec les jeunes gens d'aujourd'hui. C'est qu'ils ont plus d'argent et de loisirs que ceux de ma génération. Oui, de mon temps on nous faisait travailler dur et l'on ne nous donnait guère d'argent de poche. Et pourtant, même alors, il nous arrivait parfois de nous... émanciper un peu et de nous amuser nous aussi.

GERALD. — Je n'en doute pas. Et peut-être même vous amusiez-vous mieux que nous ou Eric !

BIRLING. — C'est bien possible. *(Solennellement.)* Mais il y avait une différence... Je ne veux pas de nouveau vous faire un sermon, jeunes gens, mais ce que beaucoup d'entre vous semblent oublier maintenant où tout est tellement plus facile, c'est qu'au fond rien n'est changé. Oui, comme on disait autrefois, c'est toujours : chacun pour soi et Dieu pour tous. Et moi, j'ajoute que, de nos jours comme jadis, un homme digne de ce nom doit penser avant tout à lui-même et veiller avant tout à ses intérêts et, bien entendu, à ceux de sa famille s'il en a une... Et aussi longtemps qu'on s'en tient là on ne risque guère d'avoir des ennuis. Mais à entendre parler certains de nos énergumènes et à lire ce qu'ils écrivent — avec leurs grands mots de communauté et autres foutaises — on croirait que tout le monde doit s'occuper de tout le monde et que nous sommes tous pêle-mêle, tels des abeilles dans une ruche. Mais vous pouvez m'en croire, mes amis — et moi j'ai été à la bonne et dure école de l'expérience — plus que jamais maintenant, c'est la vieille sagesse populaire qui a raison : et

c'est encore et toujours : chacun pour soi et Dieu pour tous... Ainsi...

On sonne à la porte d'entrée. Birling s'interrompt et tend l'oreille.

ERIC. — On a sonné à la porte d'entrée.

Il fait mine de se lever.

BIRLING, *le forçant à se rasseoir.* — Edna va ouvrir... Un dernier verre de porto, Gerald, avant d'aller rejoindre ces dames ? Je vous promets de ne plus vous donner de bons conseils.

ERIC. — Ça, on peut dire que ce soir tu ne nous as guère ménagés !

BIRLING. — L'occasion le réclamait, mon petit. Et puis quand tu auras mon âge tu verras si tu n'essaieras pas, toi aussi, de faire bénéficier de ton...

EDNA, *entrant.* — Pardon, monsieur, il y a un inspecteur qui vous demande.

BIRLING. — Un inspecteur ? Quel genre d'inspecteur ?

EDNA. — Un inspecteur de police. Il a dit son nom : inspecteur Goole.

BIRLING. — Connais pas. Il désire me voir ?

EDNA. — Oui, monsieur. Il dit que c'est important.

BIRLING. — Eh bien, faites-le entrer ici. *(Edna sort.)* Je ne suis plus lord-maire mais je suis encore juge de paix. *(Il se lève et donne plus de lumière.)* Il s'agit sans doute d'une signature quelconque.

GERALD, *légèrement.* — A moins qu'Eric n'ait fait des siennes. *(A Birling, d'un ton de confidence :)* Et ce serait plutôt ennuyeux, n'est-ce pas ?

BIRLING, *plaisamment.* — Ça, oui !

ERIC, *mal à l'aise, sèchement.* — Qu'est-ce que vous voulez dire ?

GERALD, *légèrement.* — Oh ! rien. Une allusion à quelque chose dont nous avons parlé quand vous n'étiez pas là. Une plaisanterie, quoi !...

ERIC. — Eh bien, je ne la trouve pas très drôle.

BIRLING, *surpris, regardant fixement Eric.* — Qu'est-ce que tu as ?

ERIC, *agressif.* — Rien.

Il se verse un verre de porto.

EDNA, *entrant et annonçant.* — *L'inspecteur* Goole.

L'Inspecteur entre. Il n'est pas nécessaire que ce soit un colosse, mais il doit donner sur-le-champ une impression de puissance, de solidité et de ténacité. C'est un homme dans les cinquante ans, vêtu d'un costume sombre et simple. Il parle en pesant ses mots et a la déconcertante habitude de regarder fixement la personne à qui il s'adresse avant de lui parler vraiment.

L'INSPECTEUR. — Mr. Birling ?

BIRLING. — Oui. Asseyez-vous, Inspecteur.

L'INSPECTEUR. — Merci.

Il s'assied. Edna sort avec le chapeau et le pardessus de l'Inspecteur.

BIRLING. — Un peu de porto... ou un verre de whisky ?

L'INSPECTEUR. — Non merci, Mr. Birling, je suis en service.

BIRLING. — Vous êtes nouveau, n'est-ce pas ?

L'INSPECTEUR. — Oui, Mr. Birling, je viens tout juste d'être muté ici.

BIRLING. — C'est bien ce que je pensais. J'ai été conseiller municipal pendant des années et lord-maire il y a deux ans, et je suis encore juge de paix : ainsi je connais assez bien la police de Brumley. Et je me disais bien que c'était la première fois que je vous voyais.

Il s'assied.

L'INSPECTEUR. — C'est effectivement la première fois.

BIRLING. — Alors ? Que puis-je pour vous ? Une question de service, sans doute ? Un papier à signer ?

L'INSPECTEUR. — Non, Mr. Birling.

BIRLING, *après un temps, avec une nuance d'impatience.* — Eh bien, de quoi s'agit-il ?

L'INSPECTEUR. — Si vous le permettez, Mr. Birling, je voudrais vous demander quelques renseignements. Il y a deux heures, une jeune femme est morte à l'hôpital. On l'y avait transportée cet après-midi parce qu'elle avait avalé le contenu d'un flacon de sublimé... Cela, bien entendu, lui a brûlé tout l'intérieur.

ERIC, *involontairement.* — Mon Dieu !

L'INSPECTEUR. — Oui, elle a atrocement souffert. A l'hôpital on a tout fait pour la sauver, mais en vain. Un suicide, naturellement...

BIRLING. — Oui, oui. C'est une histoire navrante. Mais je ne vois toujours pas ce qui vous amène ici, inspecteur. Moi, je ne suis que juge de paix et c'est l'affaire du coroner de déterminer à l'enquête s'il y a eu ou non « felo de se »...

ERIC. — Oh ! maintenant, qu'elle soit reconnue coupable ou innocente de sa propre mort !...

BIRLING, *fermement.* — C'est la loi, Eric. Et elle est juste... Mais je vous répète, inspecteur, que je ne vois pas...

L'INSPECTEUR, *l'interrompant pesamment.* — Je suis allé dans la chambre qu'occupait cette malheureuse et j'y ai trouvé une lettre et une sorte de journal. Comme beaucoup de ces jeunes femmes qui ont une vie un peu mouvementée, celle-ci avait changé plusieurs fois de nom. Mais son premier nom, son *vrai* nom, était Eva Smith.

BIRLING, *pensif.* — Eva Smith ?

L'INSPECTEUR. — Vous vous la rappelez, Mr. Birling ?

BIRLING, *lentement.* — Non... J'ai pourtant l'impression d'avoir entendu ce nom quelque part... Eva Smith ? Mais non : ça ne me dit absolument rien. Et je ne saisis pas, en ce qui me concerne, le rapport...

L'INSPECTEUR. — Vous l'avez eue comme ouvrière à votre usine.

BIRLING. — Oh ! c'est pour ça ?... Vous savez, inspecteur, à mon usine j'emploie plusieurs cen-

taines de jeunes femmes et elles se renouvellent tout le temps.

L'Inspecteur, *se levant.* — Cette jeune femme-ci, Mr. Birling, cette Eva Smith sortait un peu de l'ordinaire. Dans sa chambre j'ai également trouvé une photo d'elle. Peut-être la mémoire vous reviendra-t-elle en la voyant.

Il tire de sa poche une photo format carte postale et s'approche de Birling. Gerald et Eric se lèvent pour venir regarder la photo, mais l'Inspecteur se déplace vivement, de façon à les empêcher de la voir. Ils sont surpris et assez vexés. Birling regarde fixement la photo et la reconnaît manifestement. L'Inspecteur la lui reprend des mains et, la remettant dans sa poche, s'écarte.

Gerald, *visiblement agacé, s'approchant de l'Inspecteur.* — Inspecteur, y a-t-il une raison particulière pour m'empêcher de voir la photo de cette personne ?

L'Inspecteur. — Possible.

Eric. — Et il en est sans doute de même pour moi ?

L'Inspecteur. — Oui.

Gerald. — Je suis incapable d'imaginer quelle peut être cette raison.

Eric. — Moi aussi.

Il s'assied.

Birling. — Et je dois dire, inspecteur, que je suis comme eux.

Gerald s'éloigne.

L'Inspecteur. — C'est ainsi que j'aime travailler. *(Il observe Birling.)* Une seule personne et une seule piste à la fois. Sinon c'est la pagaille. *(Birling s'aperçoit que l'Inspecteur l'observe. Celui-ci s'approche de Birling.)* Je crois que maintenant vous vous souvenez d'Eva Smith, n'est-ce pas, Mr. Birling ?

Birling. — Oui, je me souviens d'elle. Elle travaillait chez moi et je l'ai congédiée.

Eric. — Quand l'as-tu congédiée, papa ?... *(A l'Inspecteur :)* C'est pour cela qu'elle s'est suicidée ?

Birling. — Eric, tu vas me faire le plaisir de te taire et de ne pas commencer à t'emballer. Cette fille nous a quittés il y a près de deux ans. Voyons, oui, elle a dû partir au début de l'automne 1910.

L'Inspecteur. — Oui. Fin septembre 1910.

Birling. — C'est exact.

Gerald, *s'approchant de Birling.* — Dites, vous préféreriez peut-être que je m'en aille ?

Birling. — Votre présence ne me dérange nullement, Gerald. Et je suis sûr qu'elle ne vous dérange pas non plus, n'est-ce pas, inspecteur ? Mais peut-être devrais-je commencer par vous expliquer que Monsieur est Gerald Croft, le fils de Sir George Croft. Vous savez : Croft Limited ?

L'Inspecteur. — Mr. Gerald Croft, hein ?

Birling. — Oui... Soit dit en passant, nous venons de fêter en petit comité ses fiançailles avec ma fille.

L'Inspecteur. — Ah ! oui. *(Faisant un pas vers Gerald :)* Ainsi Mr. Croft va épouser miss Birling ?

Gerald, *souriant.* — Du moins, je l'espère.

L'Inspecteur, *gravement.* — Alors j'aime mieux que vous restiez.

Gerald. — Oh !... Bon !

Il s'assied.

Birling, *avec une certaine impatience.* — Ecoutez, inspecteur, il n'y a rien de mystérieux, ou de scandaleux, dans cette histoire, du moins en ce qui me concerne. La chose est parfaitement claire, et comme elle s'est passée il y a plus de dix-huit mois — il y a près de deux ans — elle n'a manifestement rien à voir avec le suicide de cette malheureuse... N'est-ce pas, inspecteur ?

L'Inspecteur. — Non, Mr. Birling, là-dessus je ne puis être d'accord avec vous.

Birling. — Pourquoi cela ?

L'Inspecteur. — Parce que ce qui lui est arrivé alors peut très bien avoir influé sur ce qui lui est arrivé ensuite, et ce qui lui est arrivé ensuite peut très bien l'avoir poussée au suicide... Un enchaînement de faits, vous comprenez ?

Birling. — Oh ! bien... Présenté ainsi, il y a quelque chose dans ce que vous dites. Néanmoins je ne puis accepter aucune responsabilité... Si nous étions tous responsables de tout ce qui arrive à tous les gens à qui nous avons eu affaire, ce serait plutôt gênant, n'est-ce pas ?

L'Inspecteur. — Effectivement.

Birling. — Nous serions tous dans une situation impossible, n'est-ce pas ?

Eric, *vivement.* — Je te crois ! Et comme tu le disais tout à l'heure, papa, on a déjà bien assez à faire de s'occuper de soi-même : chacun pour soi et...

Birling, *se levant.* — Oui, oui, inutile de parler de ça.

L'Inspecteur. — De parler de quoi ?

Birling. — Oh ! rien. Juste avant votre arrivée, j'ai donné quelques conseils à ces deux jeunes gens... Mais pour en revenir à cette fille, à cette Eva Smith : oui, maintenant je me la rappelle fort bien. C'était une assez jolie fille — elle était de la campagne, je crois — elle a travaillé pendant plus d'un an dans l'un de nos ateliers. Bonne ouvrière, du reste. *(Il s'assied.)* En fait, son chef d'atelier m'avait même dit qu'il était prêt à lui donner une sorte d'avancement, oui, enfin, à lui confier le commandement d'un petit groupe d'ouvrières. Mais au mois d'août, à leur retour de vacances, elles étaient toutes plus ou moins en effervescence et elles ont décidé soudain de demander plus d'argent. Elles se faisaient en moyenne 22 shillings 6 par semaine, ce qui était ni plus ni moins que ce que l'on paie en général dans notre industrie. Elles réclamaient une augmentation du salaire horaire qui leur permît de se faire environ 25 shillings. J'ai refusé, bien entendu.

L'Inspecteur, *s'approchant de Birling.* — Pourquoi ?

Birling, *surpris.* — Comment ? Vous avez bien dit : « Pourquoi » ?

L'Inspecteur. — Oui. Pourquoi avez-vous refusé ?

Birling. — Écoutez, inspecteur, je ne crois pas que la manière dont je choisis de diriger mon affaire vous regarde en rien. Ce n'est pas votre avis ?

L'Inspecteur. — Il se pourrait pourtant que cela me regardât, vous savez.

Birling, *se levant.* — Votre ton me déplaît, inspecteur.

L'Inspecteur. — J'en suis désolé. Mais vous m'avez posé une question.

Birling. — Et vous m'en avez également posé une auparavant, une question tout à fait inutile, du reste.

L'Inspecteur. — C'est mon métier de poser des questions.

Birling, *faisant face à l'Inspecteur.* — Eh bien, mon métier à moi, c'est de maintenir mes prix de revient le plus bas possible, et si j'avais accédé à cette demande d'un nouveau taux horaire nos prix de revient auraient été augmentés de près de 12 %. Cette explication vous satisfait-elle ? *(Il s'assied.)* J'ai donc refusé. Dit qu'il ne pouvait pas en être question. Que nous payions les salaires habituels et que si ce salaire ne leur plaisait pas elles n'avaient qu'à aller travailler ailleurs. Nous vivons dans un pays libre, ai-je même ajouté.

Eric. — Un pays libre ? Ce n'en est pas un s'il n'y a pas du travail pour tout le monde.

L'Inspecteur. — Très juste.

Birling, *à Eric.* — Toi, on ne te demande rien. Tu n'étais même pas encore à l'usine quand ça s'est passé... Là-dessus, elles se sont mises en grève. Oh ! pas pour longtemps, bien sûr.

Gerald. — Évidemment : si c'était au retour des vacances, telles que je les connais, elles devaient toutes être plutôt désargentées.

Birling. — Vous ne vous trompez pas, Gerald. Pour la plupart elles n'avaient plus un sou. Et ainsi au bout d'une semaine ou deux la grève a pris fin. Lamentablement ! Enfin, nous les avons toutes reprises à l'ancien salaire — sauf les quatre ou cinq meneuses qui étaient à l'origine de cette histoire. C'est moi-même qui me suis chargé de leur dire de décamper. Et votre Eva Smith était l'une d'elles. Elle avait parlé un peu trop haut — beaucoup trop haut ! — il fallait donc qu'elle s'en aille.

Gerald. — Vous ne pouviez rien faire d'autre.

Eric. — Si ! Il aurait pu la garder au lieu de la fiche à la porte. Moi, je trouve ça un peu saumâtre...

Birling. — Ne dis donc pas de bêtises ! Si l'on ne traitait pas certains de ces gens comme ils le méritent ils ne tarderaient pas à vous demander le Pérou.

Gerald. — Je suis bien de cet avis !

L'Inspecteur. — C'est possible. *(Il va à la cheminée.)* Mais, après tout, il vaut mieux demander le Pérou que de le prendre.

Birling, *regardant fixement l'Inspecteur.* — Inspecteur, rappelez-moi donc votre nom.

L'Inspecteur. — Goole. G, deux O, L, E.

Birling. — Est-ce que vous vous entendez bien avec le colonel Roberts, notre commissaire principal ?

L'Inspecteur. — Je ne le vois pas beaucoup.

Birling. — Peut-être devrais-je vous prévenir que c'est un vieil ami à moi et que, moi, je le vois assez souvent. Il nous arrive fréquemment de jouer ensemble au golf.

L'Inspecteur. — Je ne joue pas au golf.

Birling. — Je n'ai jamais pensé que vous puissiez y jouer.

Eric, *éclatant.* — Eh bien, moi, je trouve ça monstrueux.

L'Inspecteur, *leur faisant face.* — Quoi donc ? Que je ne joue pas au golf ?

Eric, *se levant.* — Non, je parle de cette Eva Smith. Pourquoi ces filles n'essaieraient-elles pas d'obtenir des salaires plus élevés ? Nous essayons bien de vendre le plus cher possible. Et je ne vois pas pourquoi il fallait absolument la fiche à la porte parce qu'elle venait de montrer un peu plus de courage que les autres. Tu as dit toi-même que c'était une bonne ouvrière. Moi, je l'aurais gardée.

Birling, *plutôt furieux.* — Si tu ne raisonnes pas mieux, tu ne seras jamais à même de garder ou de renvoyer quelqu'un. Il est grand temps que tu apprennes à voir les choses un peu sainement et à prendre tes responsabilités. Ce que la vie que tu as menée jusqu'ici semble ne pas t'avoir enseigné.

Eric, *allant se rasseoir, boudeur.* — Oh ! quoi, nous n'avons pas besoin de raconter tout ça à l'inspecteur, non ?

Birling. — Je ne crois pas que nous ayons besoin d'en dire davantage à l'inspecteur. En fait, moi, je n'ai rien de plus à lui dire. J'ai renvoyé cette fille et elle est partie. Et je n'ai plus jamais entendu parler d'elle... Avez-vous une idée de ce qui lui est arrivé ensuite ? Elle a mal tourné ? Le... trottoir ?

L'Inspecteur, *assez lentement.* — Non, elle n'a pas exactement fait le trottoir.

Gladys *entre et, entendant ces derniers mots, gaiement.* — Il me semble que vous avez de drôles de conversations. *(Gladys voit alors l'Inspecteur :)* Oh ! pardon ! Je ne savais pas... Maman m'envoie vous demander pourquoi vous ne venez pas au salon.

Birling. — Nous vous rejoignons dans un instant. Nous avons terminé.

L'Inspecteur. — Je crains que non.

Birling, *rudement.* — Je viens de vous dire que je n'avais rien d'autre à ajouter.

Gladys. — De quoi s'agit-il ?

Birling, *allant à Gladys.* — Ça ne te regarde pas, Gladys. Laisse-nous.

L'Inspecteur. — Non... Un instant, miss Birling.

Birling, *furieux.* — Écoutez, inspecteur, je trouve votre attitude nettement déplacée. J'ai bonne envie de vous signaler à vos chefs. Je vous ai dit tout ce que je savais — et cela ne me semble pas très important — et maintenant il n'y a pas la moindre raison que ma fille soit mêlée à cette déplaisante affaire.

GLADYS, *s'avançant.* — Quelle affaire ? Que se passe-t-il ?

L'INSPECTEUR, *d'un ton impressionnant.* — Je suis inspecteur de police, miss Birling. Cet après-midi une jeune femme a avalé du sublimé et elle est morte ce soir à l'hôpital après plusieurs heures d'agonie.

GLADYS. — Oh... C'était un accident ?

L'INSPECTEUR. — Non. Elle a mis volontairement fin à ses jours. Vous comprenez, elle en avait assez de la vie !

BIRLING. — Bon, bon... mais vous n'allez tout de même pas me dire qu'elle s'est tuée parce que je l'ai renvoyée il y a près de deux ans !

ERIC. — C'est peut-être ça pourtant qui a été la cause de tout.

GLADYS. — Tu l'as mise à la porte, papa ?

BIRLING. — Oui. Cette fille avait mauvais esprit et elle nous avait causé des ennuis à l'usine. Mon geste était tout à fait justifié.

GERALD. — Oui, je le pense également. Chez nous, nous aurions agi exactement de même... Ne faites pas cette tête, Gladys.

GLADYS, *assez émue.* — Je suis désolée, mais je ne puis m'empêcher de penser à cette pauvre fille, à ce suicide affreux... Et moi qui étais si heureuse ce soir ! *(A l'Inspecteur :)* Comment était-elle ? Très jeune ?

L'INSPECTEUR. — Oui. Vingt-quatre ans.

GLADYS. — Jolie ?

L'INSPECTEUR. — Elle n'était pas jolie quand je l'ai vue aujourd'hui... Mais elle avait été jolie, très jolie.

BIRLING. — Assez parlé de ça, voyons.

GERALD. — Et je ne vois réellement pas où tout cela vous mène, inspecteur. Ce qui est important, c'est ce qui est arrivé à cette fille depuis son départ de l'usine de Mr. Birling.

BIRLING. — Evidemment. C'est ce que j'ai moi-même suggéré il y a quelques instants.

GERALD. — Et sur ce point nous ne pouvons vous être d'aucun secours, car nous n'en savons rien.

L'INSPECTEUR, *lentement.* — Etes-vous tellement sûr de n'en rien savoir ?

Il regarde successivement Gerald, Eric et Gladys.

BIRLING. — Est-ce que vous voudriez dire par hasard que l'un d'eux sait quelque chose sur cette fille ?

L'INSPECTEUR. — Oui.

BIRLING. — Alors vous n'êtes pas venu ici uniquement pour me voir ?

L'INSPECTEUR. — Non.

Les quatre échangent des regards ahuris et troublés.

BIRLING, *d'un ton très différent.* — Oui, évidemment, si j'avais su ça plus tôt je ne vous aurais pas accusé de faire du zèle et je n'aurais pas parlé de vous signaler. Vous le comprenez, n'est-ce pas, inspecteur ? Je me suis dit que, pour des raisons connues de vous seul, vous étiez en train de faire une montagne du peu de renseignements que je pouvais vous donner. Je le regrette. Cela change tout... Vous êtes sûr de ce que vous avancez ?

L'INSPECTEUR. — En partie, oui.

BIRLING. — Je persiste néanmoins à croire que ce que vous pourrez apprendre ici ne peut être d'une grande importance.

L'INSPECTEUR. — N'empêche que cette jeune femme est morte.

GLADYS. — Que voulez-vous dire par là ? Vous parlez comme si nous étions responsables...

BIRLING, *l'interrompant.* — Un instant, Gladys. Ecoutez, inspecteur, il vaudrait peut-être mieux que vous et moi nous allions parler de ça tranquillement dans mon bureau.

GLADYS, *vivement.* — Pourquoi cela ? L'inspecteur en a fini avec toi et il dit que, maintenant, il s'agit de l'un de nous.

BIRLING. — Oui, mais j'essaie de vous éviter...

GERALD. — En tout cas, en ce qui me concerne, il n'y a rien à m'éviter. Je n'ai jamais connu d'Eva Smith.

ERIC. — Moi non plus.

GLADYS. — Eva Smith ? C'est comme ça qu'elle s'appelait ?

GERALD. — Oui.

GLADYS. — Première fois que j'entends ce nom.

GERALD. — Alors, inspecteur, où en êtes-vous maintenant ?

L'INSPECTEUR. — Au même point que tout à l'heure, Mr. Croft. Je vous ai dit que, comme beaucoup de ces jeunes femmes, Eva Smith avait plusieurs fois changé de nom. Elle s'appelait encore Eva Smith quand Mr. Birling l'a renvoyée parce qu'elle voulait gagner 25 shillings au lieu de 22 shillings 6. Mais ensuite elle a cessé d'être Eva Smith. Sans doute en avait-elle assez.

ERIC. — Je ne puis la blâmer.

GLADYS, *à Birling.* — Je trouve que tu as eu tort de la renvoyer, papa. C'est peut-être ça qui a tout gâché pour elle.

BIRLING. — Ne dis donc pas de bêtises ! *(A l'Inspecteur :)* Alors, savez-vous ce qui est arrivé à cette fille après qu'elle a quitté mon usine ?

L'INSPECTEUR. — Oui. Elle est restée sans travail pendant les deux mois suivants. Son père et sa mère étant morts, elle n'avait nulle part où aller. Et elle n'avait pas pu mettre grand'chose de côté sur ce que lui payait Birling et Compagnie. De sorte qu'au bout de ces deux mois, sans travail, sans rentes et sans personne pour l'aider, à peu près sans amis, seule, à demi affamée, elle s'est sentie désespérée.

GLADYS, *avec chaleur.* — Je n'en doute pas. C'est honteux.

L'INSPECTEUR. — Oh ! miss Birling, il y a des tas de jeunes femmes qui mènent ce genre d'existence dans toutes les grandes villes de ce pays. S'il n'y en avait pas, les usines et les fabriques ne sauraient où trouver de la main-d'œuvre à bon marché. Demandez à votre père.

GLADYS. — Mais ces jeunes femmes ne sont pas de la main-d'œuvre à bon marché, ce sont des êtres humains !

L'Inspecteur, *sèchement.* — C'est aussi ce qu'il m'est arrivé de penser parfois. Et même j'ai pensé que cela ne nous ferait pas de mal à tous si de temps en temps nous essayions de nous mettre à la place de ces jeunes femmes en train de compter leurs maigres shillings dans de sordides petites mansardes sans feu.

Gladys. — Oui, je crois même que ça nous ferait du bien... Mais que lui est-il arrivé alors ?

L'Inspecteur. — Elle a eu ce qui lui a paru un merveilleux coup de chance. Elle a trouvé du travail dans un magasin, un magasin très bien, du reste : chez Milwards.

Gladys. — Milwards ? C'est là que nous allons. *(A Gerald :)* En fait, j'y étais cet après-midi à cause de vous !

Gerald, *souriant.* — Merci, Gladys !

L'Inspecteur. — A ce moment-là il y avait pas mal de grippe et Milwards a soudain été à court de personnel. C'est ce qui a donné sa chance à Eva Smith. Et, à ce que j'ai pu comprendre, elle était enchantée de son nouvel emploi. Ça la changeait agréablement de l'usine. Elle était contente, j'en suis sûr, de vivre au milieu de jolies robes. Et puis elle avait l'impression d'être repartie du bon pied. Enfin vous pouvez vous imaginer ce qu'elle ressentait !

Gladys. — Oui, bien sûr.

Birling. — Et alors je suppose que chez Milwards également elle s'est attiré de nouveaux ennuis.

L'Inspecteur. — Au bout de quelques mois, au moment précis où elle avait le sentiment d'être définitivement tirée d'affaire, on lui a dit qu'on ne pouvait plus la garder.

Birling. — On était mécontent d'elle ?

L'Inspecteur. — Il n'y avait absolument rien à lui reprocher. Les gens de chez Milwards l'ont admis.

Birling. — Il y avait certainement quelque chose à lui reprocher.

L'Inspecteur. — La seule chose qu'on ait pu lui dire c'est qu'une cliente s'était plainte d'elle, et qu'en conséquence on ne pouvait plus la garder.

Gladys, *le regardant fixement, avec agitation.* — Quand était-ce ?

L'Inspecteur, *gravement.* — A la fin de janvier, l'an dernier.

Gladys. — Comment... Comment était-elle ?

L'Inspecteur. — Si vous voulez bien venir ici, je vais vous montrer sa photo.

Gladys se lève et s'approche de l'Inspecteur. Gerald se lève également. L'Inspecteur montre la photographie à Gladys, qui l'examine, pousse un petit cri en la reconnaissant, étouffe à demi un sanglot et sort en courant. L'Inspecteur remet la photo dans sa poche et regarde la porte ouverte d'un air pensif. Les trois autres demeurent un instant interdits.

Birling, *se levant.* — Qu'est-ce qui lui a pris ?

Gerald se rapproche de l'Inspecteur, lequel referme calmement la porte.

Eric, *se levant, à l'Inspecteur.* — Elle a reconnu la photographie, n'est-ce pas ?

L'Inspecteur. — Oui.

Birling, *furieux.* — Mais, bon Dieu, quel besoin avez-vous de mettre cette enfant dans un état pareil !

L'Inspecteur. — Elle s'y est mise elle-même, Mr. Birling. *(Il vient au centre.)* Je n'y suis pour rien.

Birling. — Mais enfin, pourquoi, pourquoi ?

L'Inspecteur. — Je ne sais pas, du moins pas encore. C'est quelque chose que je dois découvrir.

Birling, *hors de lui.* — Eh bien, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais le découvrir le premier.

Gerald, *à Birling, faisant un pas vers la porte.* — Voulez-vous que j'aille lui parler ?

Birling. — Non, laissez-moi faire. Il faut aussi que je dise un mot à ma femme, que je la mette au courant de ce qui se passe... *(A l'Inspecteur :)* Ce soir nous avions ici une gentille petite fête de famille. Et vous en avez fait quelque chose de propre ! Vous ne trouvez pas ?

L'Inspecteur, *fermement.* — C'est là plus ou moins ce que je pensais tout à l'heure à l'hôpital, en regardant ce qui restait d'Eva Smith. Oui, me disais-je, voilà une jolie petite vie pleine de promesses, et quelqu'un en a fait quelque chose de propre !

Birling semble sur le point de dire quelque chose, mais il se ravise et sort, faisant claquer la porte derrière lui. Gerald et Eric échangent des regards mal à l'aise. Eric s'assied.

Gerald, *allant à l'Inspecteur.* — Inspecteur, à présent j'aimerais jeter un coup d'œil sur cette photographie.

L'Inspecteur. — Chaque chose en son temps.

Gerald. — Je ne vois pas pourquoi...

L'Inspecteur, *d'un ton sans réplique.* — Vous avez entendu ce que j'ai dit tout à l'heure, Mr. Croft. Une piste à la fois. Sinon, on parle tous ensemble et l'on ne sait plus où on en est.

Gerald s'écarte un peu.

Eric, *se levant et éclatant brusquement.* — Écoutez, moi, je commence à en avoir assez !

L'Inspecteur, *sèchement.* — Vraiment ?

Eric, *gêné, allant à l'Inspecteur.* — Je vous demande pardon... mais, vous comprenez, nous avons bien dîné, et j'ai bu pas mal... et j'ai une de ces migraines ! Et comme je suis uniquement de trop ici, je crois que je ferais mieux d'aller me coucher.

Il se dirige vers la porte.

L'Inspecteur. — Et moi, je crois que vous feriez mieux de rester ici.

Eric. — Pourquoi cela ?

L'Inspecteur. — Ça peut vous épargner du dérangement. Si vous allez vous coucher il est possible que sous peu vous ayez à vous relever.

Gerald. — Est-ce que vous ne commencez pas à aller un peu fort, inspecteur ?

L'INSPECTEUR. — Possible. Mais si vous êtes gentils avec moi, je le serai avec vous.

GERALD. — Après tout, vous savez, nous sommes des gens respectables et non des criminels.

L'INSPECTEUR. — Parfois il n'y a pas autant de différence que vous le croyez. Et souvent, si ça ne dépendait que de moi, je ne saurais même pas départager les uns et les autres.

GERALD. — Heureusement, n'est-ce pas, cela ne dépend pas de vous ?

L'INSPECTEUR. — Non, cela ne dépend pas de moi. Mais certaines choses, si. Les enquêtes de ce genre, par exemple. *(Gladys entre. Elle a l'air de quelqu'un qui vient de pleurer.)* Alors, miss Birling ?

GLADYS, *fermant la porte.* — Vous saviez déjà que c'était moi, n'est-ce pas ?

L'INSPECTEUR. — J'avais l'impression que c'était possible, en me basant sur un passage du journal de cette jeune femme.

GLADYS. — J'ai tout dit à mon père. Il a eu l'air de penser que ça n'avait guère d'importance, mais pourtant, sur le moment, je vous assure que je n'étais pas très fière de moi, et maintenant j'en suis encore moins fière. *(Elle vient se placer à gauche de la table.)* Est-ce que ç'a été un coup très dur pour elle ?

L'INSPECTEUR. — Oui. Je le crains. C'est le dernier emploi vraiment stable qu'elle ait eu. Quand elle l'a perdu sans qu'elle puisse savoir pourquoi, elle a décidé qu'elle pouvait tout aussi bien essayer un autre genre de vie.

GLADYS, *effondrée.* — Alors, je suis vraiment responsable ?

L'INSPECTEUR. — Non, pas entièrement. Après cela il lui est arrivé pas mal de choses encore. Mais vous êtes en partie à blâmer. Tout comme votre père.

Gladys se laisse tomber sur une chaise.

ERIC. — Mais qu'a donc fait Gladys ?

GLADYS, *désolée.* — Je suis allée trouver la direction de Milwards et je leur ai dit que, s'ils ne renvoyaient pas cette fille, je ne remettais plus jamais les pieds chez eux et que je persuaderais ma mère de leur retirer sa clientèle.

ERIC. — Pourquoi as-tu fait ça ?

GLADYS. — Parce que j'étais en colère.

L'INSPECTEUR. — Et qu'avait fait cette fille pour vous mettre en colère ?

GLADYS. — Je l'avais surprise en train de sourire à la vendeuse pendant que je me regardais dans la glace, et ça m'avait rendue furieuse contre elle. Et, de toute manière, j'étais déjà de mauvaise humeur.

L'INSPECTEUR. — Était-ce la faute de cette fille ?

GLADYS. — Non pas, vraiment. C'était ma propre faute. *(Brusquement, à Gerald :)* Oui, Gerald. Pas la peine de me regarder ainsi. Moi, au moins, j'essaie de dire la vérité. Je pense que vous aussi devez avoir fait des choses dont vous avez honte.

GERALD, *surpris.* — Mais... je n'ai jamais prétendu le contraire. Je ne vois pas pourquoi...

L'INSPECTEUR, *l'interrompant.* — Vous réglerez cela ensuite tous les deux. *(Gerald s'assied. A Gladys :)* Que s'est-il passé ?

GLADYS. — J'étais venue essayer une robe. C'était moi qui l'avais choisie — maman n'était pas d'accord avec moi et la vendeuse non plus — mais je m'étais entêtée. Dès que je l'ai eue sur le dos, j'ai compris qu'elles avaient raison. Cette robe ne m'allait pas du tout. Elle me donnait un de ces airs godiches ! C'est cette Eva Smith qui avait apporté la robe de l'atelier, et miss Francis — la vendeuse — lui ayant demandé quelque chose à son sujet, cette fille, pour nous montrer ce qu'elle voulait dire, tint la robe devant elle. Et, même comme ça, cette robe lui allait parfaitement. C'était aussi évidemment son genre que ce n'était pas le mien. Et en plus cette fille était très jolie — de beaux cheveux fins et de grands yeux gris — et cela n'arrangeait pas les choses. Toujours est-il que lorsque j'ai passé la robe et que je me suis regardée j'ai bien vu qu'elle ne m'allait pas. Et alors, quand j'ai surpris cette fille qui souriait à miss Francis, comme pour dire : « Quelle touche elle a ! », ça m'a rendue absolument furieuse. J'ai été très grossière avec elles deux, et puis je suis allée trouver la direction et je leur ai dit que cette fille avait été très impertinente et... *(Elle est au bord des larmes mais se contient.)* Comment pouvais-je me douter de ce qui arriverait ensuite ? Si elle avait été laide ou simplement sans grâce, je ne crois pas que j'aurais agi ainsi. Mais elle était très jolie et elle avait l'air très capable de se débrouiller toute seule. Il m'était impossible d'avoir pitié d'elle.

L'INSPECTEUR. — En somme, on pourrait presque dire que vous étiez jalouse d'elle.

GLADYS. — Oui, sans doute.

L'INSPECTEUR. — Et ainsi vous avez usé du pouvoir que vous aviez, en tant que la fille d'une bonne cliente et d'une personnalité de Brumley, pour punir cette fille de vous avoir fait éprouver ce sentiment.

GLADYS. — Oui, mais sur le moment cela ne m'a pas paru quelque chose de très terrible. Est-ce que vous ne le comprenez pas ? Et si maintenant je pouvais faire quelque chose, je...

L'INSPECTEUR, *rudement.* — Oui, mais vous ne le pouvez pas. Il est trop tard. Elle est morte.

ERIC, *allant à la cheminée.* — Bon Dieu, quand on y pense, c'est tout de même dégoûtant !

Il s'assied dans le fauteuil.

GLADYS, *violemment.* — Oh ! tais-toi, Eric. Je sais, je sais ! Mais c'est la seule fois où j'ai fait une chose pareille, et je ne recommencerai jamais... J'ai remarqué que certaines vendeuses, chez Milwards, me regardent parfois drôlement — je l'ai remarqué même cet après-midi — et je suppose que certaines d'entre elles se rappellent... Maintenant j'ai l'impression que je ne pourrai jamais y retourner. Oh ! pourquoi a-t-il fallu que cela arrive ?

L'INSPECTEUR, *sévèrement.* — C'est ce que je me suis demandé, moi aussi, ce soir en regardant le cadavre de cette malheureuse. Et alors je me suis

dit : « Eh bien, nous allons essayer de comprendre pourquoi il a fallu que ça arrive. » Et c'est pourquoi je suis ici, et pourquoi je ne partirai que lorsque je saurai tout ce qui s'est passé. *(Il s'assied.)* Eva Smith s'est donc de nouveau trouvée sans travail, mais maintenant elle avait l'impression qu'il lui fallait tenter autre chose. En conséquence elle a commencé par prendre le nom de Daisy Renton...

GERALD, *surpris.* — Quoi ?

L'INSPECTEUR, *fermement.* — Je dis qu'elle a pris le nom de Daisy Renton. *(Gerald se lève, va à la console, se sert un whisky et boit. L'Inspecteur, se levant et venant au centre :)* Où est votre père, miss Birling ?

GLADYS. — Il est au salon avec ma mère. Eric, mène l'Inspecteur au salon. *(Eric se lève, va à la porte et l'ouvre. L'Inspecteur le rejoint, regarde successivement Gladys et Gerald, puis sort avec Eric. Gerald s'approche de la table.)* Alors, Gerald ?

GERALD, *essayant de sourire.* — Alors quoi, Gladys ?

GLADYS. — Où avez-vous rencontré Eva Smith ?

GERALD. — Nulle part. Je ne l'ai jamais vue.

GLADYS. — Daisy Renton, alors : c'est la même chose.

GERALD. — Pourquoi voulez-vous que je l'aie rencontrée ?

GLADYS. — Oh ! ne soyez pas stupide ! Nous n'avons pas beaucoup de temps. Vous vous êtes trahi dès qu'il a prononcé son autre nom.

GERALD, *gagnant la droite.* — Eh bien, oui, je l'ai connue. Et maintenant, ne parlons plus de ça. Tenons-nous en là.

GLADYS. — Non, Gerald, nous ne pouvons pas nous en tenir là.

GERALD. — Mais voyons, chérie...

GLADYS. — Non, c'est inutile. Non seulement vous l'avez connue, mais vous l'avez même très bien connue. Sinon vous n'auriez pas un air aussi coupable. Quand avez-vous fait sa connaissance ? *(Gerald ne répond pas.)* Est-ce après son départ de chez Milwards ? Quand elle a, comme a dit l'inspecteur, changé de nom et qu'elle s'est mise à mener un genre de vie différent ? C'est elle, n'est-ce pas, que vous voyiez l'été dernier au moment où, moi, je ne vous voyais presque jamais et où vous prétendiez être tellement occupé ? N'est-ce pas ? *(Gerald ne répond toujours pas, mais la regarde.)* Oui, bien sûr.

Elle se lève et descend lentement vers la gauche.

GERALD. — Je suis désolé, Gladys... Mais, l'été dernier, c'était déjà de l'histoire ancienne. Je ne suis pour rien dans son suicide.

GLADYS. — C'est ce que je pensais, moi aussi, il y a une demi-heure.

GERALD. — Mais vous n'y êtes pour rien ! Aucun de nous n'y est pour rien !... Alors, au nom du ciel, ne parlez pas de ça à l'inspecteur.

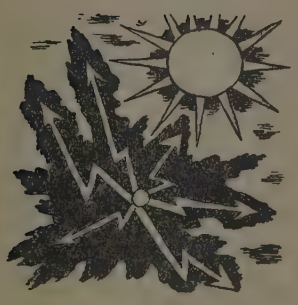
GLADYS, *se tournant vers lui.* — Que je ne lui parle pas de vos relations avec cette fille ?

GERALD. — Oui. Nous pouvons lui cacher...

GLADYS. — Mais, pauvre idiot, il le sait. Bien sûr, il le sait ! Et j'aime mieux ne pas songer à ce qu'il sait et que nous ignorons encore. Vous verrez quand il va s'attaquer à vous ! Vous verrez !...

Elle le regarde d'un air presque triomphant. Gerald a l'air consterné. La porte s'ouvre lentement et l'Inspecteur paraît, les regardant fermement et d'un air inquisiteur.

RIDEAU



ACTE DEUXIÈME

Au lever du rideau, l'Inspecteur est toujours à la porte, regardant Gerald et Gladys. Puis il fait un pas en avant, laissant la porte ouverte derrière lui.

L'Inspecteur, *à Gerald.* — Alors ?

Gladys, *allant à la cheminée, avec un rire nerveux, à Gerald.* — Vous voyez ? Qu'est-ce que je vous ai dit ?

L'Inspecteur. — Que lui avez-vous dit ?

Il ferme la porte.

Gerald, *venant à la table, avec effort.* — Inspecteur, je trouve que miss Birling devrait être dispensée d'assister plus longtemps à cet interrogatoire. Elle a eu une journée fatigante, une journée pleine d'émotion : nous étions en train de fêter nos fiançailles, vous le savez, et maintenant...

Gladys. — Il veut dire que je suis au bord de la crise de nerfs.

L'Inspecteur. — Est-ce le cas ?

Gladys. — Probable.

L'Inspecteur. — Eh bien, vous pouvez vous en aller. Je n'ai plus de questions à vous poser.

Gladys. — Oui, mais vous n'avez pas fini de poser des questions, n'est-ce pas ?

L'Inspecteur. — Non.

Gladys, *à Gerald.* — Vous voyez ? *(A l'Inspecteur :)* Alors, je reste.

Gerald. — Pourquoi ? Vous risquez d'avoir à entendre des choses désagréables et qui vous feront de la peine.

L'Inspecteur, *se tournant vers Gerald.* — Et vous estimez que l'on devrait épargner aux jeunes filles les choses désagréables et qui peuvent leur faire de la peine.

Gerald. — Si possible, oui.

L'Inspecteur, *remontant vers la desserte.* — En tout cas, n'est-ce pas, nous connaissons une jeune fille à qui ces choses n'ont pas été épargnées.

Gerald. — Je suppose que je récolte ce que j'ai semé.

Gladys. — Faites attention de ne pas en récolter davantage encore, Gerald.

Gerald. — Gladys, je voulais seulement vous dire... Pourquoi rester si vous devez le regretter ensuite ?

Gladys. — Rien ne peut être pire pour moi que tout à l'heure. Et il vaut peut-être mieux que je reste.

Gerald, *amèrement.* — Je comprends.

Gladys. — Qu'est-ce que vous comprenez ?

Gerald. — Vous y êtes passée, et maintenant vous voulez voir quelqu'un d'autre y passer !

Gladys, *amèrement.* — Ainsi, c'est là l'idée que vous vous faites de moi ? Vous me prêtez vraiment de beaux sentiments, Gerald ! Enfin, je suis heureuse de m'en être aperçue à temps.

Gerald. — Non, non, je ne voulais pas dire...

Gladys. — Mais si. Et si vous m'aviez vraiment aimée vous n'auriez pas pu dire ça. Vous avez écouté ma jolie petite histoire et... Oui, j'ai fait chasser cette petite de chez Milwards. Et là-dessus vous en avez conclu que je devais évidemment être égoïste et rancunière.

Gerald. — Jamais je n'ai dit ni même laissé entendre une chose pareille !

GLADYS. — Alors, pourquoi dire que je veux voir quelqu'un d'autre y passer ? Ce n'est pas du tout ce que, moi, je voulais dire.

GERALD. — Bon, bon, je suis désolé...

GLADYS. — Oui, mais vous ne me croyez pas. Et vous avez mal choisi votre moment pour ne pas me croire.

L'INSPECTEUR, *s'approchant de la table et prenant la direction des opérations.* — Permettez, miss Birling. *(A Gerald :)* Je puis vous dire pourquoi miss Birling désire rester et pourquoi elle pense qu'il vaut peut-être mieux qu'elle reste. Une femme est morte ce soir. Une femme jeune, jolie et pleine de vie, qui n'avait jamais fait de mal à personne. Mais elle est morte dans d'atroces souffrances, détestant la vie...

GLADYS, *consternée.* — Non, je vous en prie ! Je sais, je sais... Et je ne puis cesser d'y penser...

L'INSPECTEUR, *sans l'écouter.* — Eh bien, miss Birling vient tout juste d'être forcée de se rendre compte de ce qu'elle a fait à cette jeune femme. Elle se sent responsable. Et si elle nous quittait maintenant, sans en entendre davantage, elle aurait le sentiment qu'elle est entièrement à blâmer, elle resterait seule avec sa responsabilité, ce soir, demain, la nuit prochaine, toute la vie...

GLADYS, *vivement.* — Oui, c'est ça. Et je sais que je suis à blâmer. Et je le regrette désespérément... Et je ne puis croire, je refuse de croire... que c'est simplement ma faute si, finalement, elle... si, finalement, elle s'est suicidée. Ce serait trop horrible !...

L'INSPECTEUR, *sévèrement.* — Vous voyez bien que nous avons quelque chose à partager. Nous avons en tout cas une culpabilité à partager.

GLADYS, *regardant fixement l'Inspecteur.* — Oui. C'est vrai... Vous savez... *(Elle se rapproche de lui, pensive.)* Vous êtes quelqu'un d'assez incompréhensible.

L'INSPECTEUR, *calmement.* — Il n'y a pas de raison que vous compreniez.

GLADYS. — Je ne m'y connais guère en inspecteurs de police, mais ceux que j'ai rencontrés n'étaient pas du tout comme vous.

L'INSPECTEUR. — Et, en un sens, c'est dommage, n'est-ce pas ?

GLADYS, *pensive.* — Oui, c'est ce qu'il y a d'étrange. *(Elle le regarde curieusement et, se parlant presque à elle-même :)* J'allais presque dire quelque chose de ce genre. Les autres n'étaient pas comme vous, mais peut-être auraient-ils dû l'être. C'est comme si soudain, enfin, il en était venu un vrai. Et c'est absurde, n'est-ce pas ?

L'INSPECTEUR, *calmement.* — Croyez-vous ?

Il la regarde. Gladys le regarde fixement, pensive et indécise. Mrs. Birling entre, vivement et avec assurance, tout à fait hors de ton avec la petite scène qui vient de se passer. Gladys le sent tout de suite.

MRS. BIRLING, *fermant la porte, souriante et mondaine.* — Bonsoir, inspecteur. Je suis Mrs. Birling.

L'INSPECTEUR, *par-dessus son épaule.* — Bonsoir, madame.

MRS. BIRLING, *du même ton dégagé, descendant vers le centre.* — Mon mari vient de m'apprendre la raison de votre présence ici et, tout en ne demandant pas mieux de vous dire tout ce que vous désirez savoir, je ne crois pas que nous puissions vous être d'un grand secours.

GLADYS, *allant à Mrs. Birling.* — Non, maman, je t'en prie !...

MRS. BIRLING, *affectant une grande surprise.* — Qu'as-tu, Gladys ?

GLADYS, *avec hésitation.* — Je sais que ça a l'air idiot...

MRS. BIRLING. — Quoi donc ?

GLADYS. — Tu comprends, j'ai l'impression que tu commences tout de travers. Et je crains que tu ne dises ou que tu ne fasses quelque chose que tu regretteras ensuite.

MRS. BIRLING. — Je ne comprends absolument pas de quoi tu parles, Gladys.

GLADYS. — Nous avons tous commencé comme ça, tellement sûrs, tellement contents de nous-mêmes, jusqu'au moment où il s'est mis à nous poser des questions.

Mrs. Birling regarde successivement Gladys puis l'Inspecteur.

MRS. BIRLING. — Vous semblez avoir fait une grande impression sur cette enfant, inspecteur.

L'INSPECTEUR, *froidement.* — Nous faisons souvent une grande impression sur les gens jeunes. Ils sont plus impressionnables.

Mrs. Birling et lui se regardent un instant, puis Mrs. Birling se tourne de nouveau vers Gladys.

MRS. BIRLING. — Tu as l'air fatiguée, chérie. Je trouve que tu devrais aller te coucher et ne plus penser à cette absurde histoire. Demain matin, tu te sentiras mieux.

GLADYS. — Maman, il me serait impossible de m'en aller. Rien ne pourrait être pire pour moi. Je resterai ici jusqu'à ce que je sache pourquoi cette malheureuse s'est tuée.

MRS. BIRLING, *s'asseyant.* — C'est tout bonnement chez toi une curiosité morbide...

GLADYS. — Non, je t'assure...

MRS. BIRLING. — Je te prie de ne pas me contredire ainsi. Et, de toute manière, je ne suppose pas un seul instant que nous puissions jamais comprendre pourquoi cette fille s'est suicidée. Les personnes de cette classe...

GLADYS, *l'interrompant d'un ton pressant.* — Maman, tais-toi ! Je t'en prie, tais-toi ! Pour ton bien comme pour le nôtre il ne faut pas que tu...

MRS. BIRLING, *agacée.* — Il ne faut pas que quoi ? Vraiment, Gladys !

GLADYS, *lentement, en pesant ses mots.* — Il ne faut pas que tu essaies de bâtir une sorte de mur entre nous et cette malheureuse. Si tu le fais, l'inspecteur le jettera bas d'une pichenette. Et cela n'arrangera pas les choses, je te le garantis.

MRS. BIRLING. — Je ne te comprends pas. *(A l'Inspecteur :)* Vous la comprenez, vous ?

L'INSPECTEUR. — Oui. Et elle a raison.

MRS. BIRLING, *hautaine.* — Pardon ?

L'INSPECTEUR, *à Mrs. Birling, très nettement.* — J'ai dit : oui, je la comprends tout à fait. Et elle a raison.

MRS. BIRLING. — Je considère ceci comme un tantinet impertinent, inspecteur. *(Gladys a un petit rire nerveux.)* Quoi, qu'y a-t-il, Gladys ?

GLADYS. — Je ne sais pas. Peut-être est-ce parce qu'impertinent est un mot tellement ridicule. Mais, maman, je t'en supplie, arrête-toi avant qu'il soit trop tard.

MRS. BIRLING. — Si tu veux dire que l'inspecteur va se vexer...

L'INSPECTEUR, *calmement.* — Non, non, rien ne me vexe jamais.

MRS. BIRLING. — Je suis heureuse de l'apprendre. Mais je suis forcée d'ajouter que c'est plutôt nous qui aurions des raisons de nous vexer...

L'INSPECTEUR. — Laissons les questions de susceptibilité en dehors de cela, voulez-vous ?

GERALD. — Je crois que nous ferions mieux.

GLADYS. — Moi aussi.

MRS. BIRLING, *les remettant à leur place.* — A présent, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, c'est moi qui parle à l'inspecteur. *(A l'Inspecteur, plutôt hautaine :)* Je me rends parfaitement compte que vous pouvez avoir à mener une sorte d'enquête, mais je dois dire que jusqu'à présent vous me semblez le faire d'une manière aussi particulière que choquante. Vous n'ignorez pas bien entendu que mon mari a été lord maire de Brumley et qu'il est toujours...

GERALD, *l'interrompant, avec une certaine impatience.* — Mrs. Birling, l'inspecteur sait tout cela. Et je ne crois pas qu'il soit très judicieux de le lui rappeler...

GLADYS, *vivement.* — C'est de la folie !

L'INSPECTEUR. — Ils ont raison, vous savez.

MRS. BIRLING, *tentant de le foudroyer du regard.* — Vraiment ?

L'INSPECTEUR, *imperturbable.* — Oui... Où est Mr. Birling ?

MRS. BIRLING. — Il va revenir dans un instant. Il est en train de parler à mon fils Eric, qui semble dans un état de nerfs absurde.

L'INSPECTEUR. — Qu'a-t-il donc ?

MRS. BIRLING. — Eric ? Oh ! je crains qu'il n'ait peut-être un peu trop bu ce soir. Nous fêtions...

L'INSPECTEUR, *la coupant.* — N'a-t-il pas l'habitude de boire ?

MRS. BIRLING. — Non, bien sûr que non. Ce n'est qu'un enfant !

L'INSPECTEUR. — Non, c'est un jeune homme. Et certains jeunes gens boivent beaucoup trop.

GLADYS. — Et Eric est l'un d'eux !

MRS. BIRLING, *très vivement.* — Gladys !

GLADYS, *d'un ton pressant.* — Je ne veux pas attirer d'ennuis à ce pauvre Eric. Il en a probablement déjà assez. Mais il faut vraiment que nous cessions de jouer à cache-cache : c'est absurde, et ce n'est pas le moment de prétendre qu'Eric n'est pas habitué à boire. Ça fait deux ans qu'il boit trop avec régularité.

MRS. BIRLING, *ahurie.* — Ce n'est pas vrai ! Vous le savez, Gerald ?... Vous êtes un homme : vous devez savoir que ce n'est pas vrai.

Gérald hésite.

L'INSPECTEUR. — Eh bien, Mr. Croft ?

GERALD, *comme s'excusant, à Mrs. Birling.* — Si, je le crains... c'est vrai. En réalité, je ne vois pas beaucoup Eric en dehors d'ici, mais... enfin... j'ai appris, j'ai eu l'impression qu'il buvait vraiment pas mal.

MRS. BIRLING. — Et c'est le moment que tu choisis pour m'apprendre cela !

GLADYS. — Oui, bien sûr. C'est ce que je voulais dire quand j'ai parlé de ce mur qui ne tarderait pas à être abattu. Cela ne fait que rendre les choses plus difficiles.

MRS. BIRLING. — Mais c'est toi et non l'inspecteur qui es en train de...

GLADYS. — Oui, oui, mais ne comprends-tu pas ? L'inspecteur n'a pas encore commencé à s'occuper de toi.

MRS. BIRLING, *après un silence, s'asseyant et reprenant.* — Si c'est nécessaire, je serai heureuse de répondre à toutes les questions que l'inspecteur peut souhaiter me poser. Bien que, naturellement, je ne sache rien de cette fille...

L'INSPECTEUR, *gravement.* — Nous verrons, Mrs. Birling.

Birling entre et referme la porte derrière lui.

BIRLING, *un peu rouge, l'air ennuyé.* — Je viens d'essayer de persuader Eric d'aller se coucher, mais il ne veut pas. *(A l'Inspecteur :)* Et puis il prétend que vous lui avez dit de ne pas se coucher. C'est vrai ?

L'INSPECTEUR. — Oui.

BIRLING. — Pourquoi ?

L'INSPECTEUR. — Parce que j'aurai sans doute à lui parler, Mr. Birling.

BIRLING, *allant à la cheminée.* — Je ne vois pas pourquoi. Et si vous avez à le faire, je vous suggère de le faire maintenant. Appelez-le et finissez-en tout de suite avec lui.

L'INSPECTEUR. — Non, il est encore trop tôt. Je regrette, mais il va falloir que votre fils attende.

BIRLING. — Oh ! écoutez !...

L'INSPECTEUR, *venant au centre et l'interrompant avec autorité.* — Il faut qu'il attende son tour !

GLADYS. — Tu vois ?

MRS. BIRLING. — Non, je ne vois pas ! Et je te prie de te taire, Gladys.

BIRLING, *furieux.* — Inspecteur, je vous ai déjà dit que je n'aimais ni votre ton ni la façon dont vous conduisez cette enquête. Et je n'ai pas l'intention de vous laisser faire plus longtemps...

L'INSPECTEUR. — Je n'ai pas besoin de votre permission, Mr. Birling.

GLADYS, *criant presque, avec une sorte de rire.* —

Non, c'est lui qui nous laisse faire... pour que nous nous enferrions nous-mêmes.

BIRLING, *à Mrs. Birling.* — Qu'a donc cette enfant ?

MRS. BIRLING. — Elle est surexcitée. Et elle refuse de s'en aller. *(A l'Inspecteur, avec une rage soudaine :)* Eh bien, parlez ! Qu'est-ce que vous désirez savoir ?

L'INSPECTEUR, *froidement.* — L'an dernier, à la fin de janvier, Eva Smith a dû quitter Milwards parce que miss Birling avait forcé la direction à la renvoyer. Après cela, cessant d'être Eva Smith et de chercher du travail, elle devint Daisy Renton, quelqu'un qui avait d'autres idées en tête. *(Se tournant brusquement vers Gerald :)* Mr. Croft, quand l'avez-vous rencontrée pour la première fois ?

Birling et Mrs. Birling poussent une exclamation de surprise.

GERALD. — Où avez-vous pris que je la connaissais ?

GLADYS. — C'est inutile, Gerald. Vous perdez votre temps.

L'INSPECTEUR. — Dès que j'ai mentionné le nom de Daisy Renton, il a été évident que vous la connaissiez. Vous vous êtes trahi sur-le-champ.

GLADYS, *amèrement.* — Bien sûr qu'il s'est trahi.

L'INSPECTEUR. — Et, de toute façon, je le savais déjà. Quand et où l'avez-vous rencontrée pour la première fois ?

GERALD. — Très bien. Puisque vous y tenez ! *(Il s'assied.)* Je l'ai rencontrée pour la première fois un jour de mars, l'an dernier, dans un bar.

L'INSPECTEUR. — Quel bar ?

GERALD, *pas très fier.* — Le bar du Palace.

GLADYS. — Je croyais que le bar du Palace était un endroit où les gens bien de Brumley ne mettent jamais les pieds.

GERALD, *à Gladys.* — Effectivement, et je vous remercie de le souligner. Je vois que vous vous disposez à vous montrer pleine de compréhension. Vous ne croyez vraiment pas que vous feriez mieux de nous laisser ?

GLADYS. — Non. Car je tiens à savoir exactement ce qui se passe quand un homme prétend avoir tellement de travail à son usine qu'il peut à peine trouver un instant pour venir voir la jeune fille dont il est censé être amoureux. Je ne raterais pas ça pour un empire...

L'INSPECTEUR, *avec autorité.* — Taisez-vous, je vous prie... Donc, Mr. Croft, au bar du Palace ?...

GERALD. — J'étais entré au Palace par hasard un soir, après une journée plutôt longue et ennuyeuse, et, comme le spectacle n'était pas très fameux, je suis allé au bar prendre un verre. C'est le lieu de prédilection des... femmes de Brumley.

MRS. BIRLING. — Des femmes de Brumley ?

L'INSPECTEUR. — Des prostituées, Mrs. Birling.

MRS. BIRLING. — Oui... Mais, enfin, ici, à Brumley !...

L'INSPECTEUR. — Brumley, Mrs. Birling, est une des villes de ce pays où la prostitution est le plus développée.

BIRLING. — C'est, hélas ! vrai. Mais je ne vois pas l'utilité de parler de cela... spécialement...

Il montre Gladys.

MRS. BIRLING. — Il vaudrait beaucoup mieux de toute manière que Gladys n'écoute pas cette sordide histoire.

GLADYS. — Tu oublies, maman, que je suis censée être fiancée au héros de cette sordide histoire. Continuez, Gerald. *(Elle vient se placer derrière la chaise de celui-ci.)* Donc, vous êtes allé au bar qui est le lieu de prédilection des femmes de Brumley.

GERALD. — Je suis heureux de vous amuser...

L'INSPECTEUR, *sèchement.* — Allons, Mr. Croft, que s'est-il passé ?

GERALD. — Je n'avais pas l'intention de rester longtemps dans cet endroit. Quoi que vous puissiez en penser, Gladys, j'ai horreur du genre de personnes que l'on y rencontre. Mais je remarquai alors une jeune femme qui avait un air différent des autres. Elle était très jolie... de beaux cheveux bruns, de grands yeux... *(Il s'interrompt.)* Mon Dieu !

L'INSPECTEUR. — Qu'y a-t-il ?

GERALD, *bouleversé.* — Pardon... Je... Enfin, j'ai soudain réalisé... réalisé vraiment... qu'elle est morte...

L'INSPECTEUR, *durement.* — Oui, elle est morte.

GLADYS. — Et probablement nous l'avons tuée à nous tous.

MRS. BIRLING, *sèchement.* — Gladys, ne dis pas d'absurdités.

L'INSPECTEUR, *à Gerald.* — Continuez.

GERALD. — Cette fille était jeune et jolie et... enfin... tout à fait déplacée dans cet endroit. Et manifestement elle ne s'amusait pas. Le vieux Joe Meggarty, à moitié ivre et les yeux exorbités, l'avait coincée dans un angle avec son gros ventre obscène...

MRS. BIRLING, *vivement.* — Ces détails écœurants sont inutiles, Gerald. Et sûrement vous ne voulez pas parler de l'alderman Meggarty ?

GERALD. — Mais si. Joe Meggarty est un débauché notoire en même temps que l'un des pires ivrognes de Brumley.

L'INSPECTEUR. — Rigoureusement exact.

MRS. BIRLING, *ahurie.* — Eh bien, vraiment ! L'alderman Meggarty ! Je dois avouer que ce soir nous apprenons de drôles de choses.

GLADYS, *froidement.* — Tu trouves ? Mais en ce qui concerne cet affreux Meggarty tout le monde est au courant. Une jeune fille que je connais avait à le voir un après-midi à l'hôtel de ville, et elle ne s'en est tirée qu'avec une blouse déchirée et...

BIRLING, *choqué, sèchement.* — Gladys !

L'INSPECTEUR, *à Gerald.* — Continuez.

GERALD. — Cette fille a vu que je la regardais et alors elle m'a lancé un coup d'œil qui était tout bonnement un appel au secours. Alors je suis allé à leur table et j'ai raconté une blague quelconque à Joe Meggarty — que le barman ou je ne sais plus qui avait un message pour lui — enfin je l'ai écarté, et puis j'ai dit à cette jeune femme que, si

elle en avait assez de... ce genre de choses, mieux valait qu'elle me laisse l'emmener autre part. Elle fut tout de suite d'accord.

L'INSPECTEUR. — Où êtes-vous allés ?

GERALD. — Au bar du County Hotel, où je savais qu'il ne devait pas y avoir grand monde à cette heure de la soirée... Nous avons bavardé...

L'INSPECTEUR. — A-t-elle bu beaucoup ce soir-là ?

GERALD. — Non. Elle a pris seulement un grog, ou quelque chose de ce genre. Tout ce qu'elle demandait, c'était de pouvoir parler à quelqu'un — un peu de sympathie — et je compris que les « avances » de Joe Meggarty l'avaient quelque peu bouleversée ; ce qui n'était pas étonnant.

L'INSPECTEUR. — Elle vous a parlé d'elle ?

GERALD. — Oui. Je lui ai posé des questions et elle m'a dit qu'elle s'appelait Daisy Renton, qu'elle avait perdu son père et sa mère et qu'elle était de quelque part aux environs de Brumley. Elle m'a également dit qu'elle avait travaillé dans une des usines d'ici et qu'elle avait dû s'en aller après une grève. Elle fit aussi allusion au magasin, mais elle refusa de me dire lequel c'était et demeura volontairement vague sur ce qui était arrivé. En fait, je ne pus obtenir d'elle aucun détail précis sur son passé. Elle avait envie de parler d'elle — elle sentait que j'éprouvais de l'intérêt et de la sympathie — mais en même temps elle voulait être Daisy Renton, et non Eva Smith. A la vérité, j'ai entendu ce dernier nom pour la première fois ce soir. Ce qu'elle laissa échapper, encore que sans le faire exprès, ce fut qu'elle était terriblement gênée et que ce soir-là elle avait même carrément faim. Alors, évidemment, je lui commandai à manger.

L'INSPECTEUR. — Et c'est alors également que vous avez décidé d'en faire votre maîtresse, n'est-ce pas ?

MRS. BIRLING, *sursautant.* — Quoi ?

GLADYS. — Naturellement, maman. C'était évident dès le début. Continuez Gerald, ne vous occupez pas de maman.

GERALD, *fermement.* — Je découvris, non ce soir-là mais deux soirs plus tard, quand nous nous revîmes — cette fois bien sûr ce n'était plus par accident — qu'en fait elle n'avait plus un sou, et qu'elle était sur le point d'être mise à la porte du misérable logement qu'elle occupait. Il se trouva qu'un ami à moi venait de partir pour le Canada et m'avait laissé la clé de son appartement. J'insistai donc pour que Daisy s'y installât et la forçai à accepter un peu d'argent pour lui permettre de subsister. *(Il s'assied. Pesant ses mots, à l'Inspecteur :)* Je voudrais que vous compreniez bien que je ne l'ai pas installée là pour en faire ma maîtresse, comme vous dites. Non, ce fut d'abord uniquement parce qu'elle me faisait de la peine et que l'idée qu'elle allait sans doute être obligée de retourner au bar du Palace m'était désagréable. Je ne lui demandai rien en retour.

L'INSPECTEUR. — Je comprends.

Il se lève et va à la desserte.

GLADYS, *à Gerald.* — Oui. Mais pourquoi est-ce à lui que vous dites cela ? C'est à moi que vous devriez le dire.

GERALD. — Je suppose que oui... Je suis désolé, Gladys. En quelque sorte, je...

Il hésite.

L'INSPECTEUR, *à Gerald.* — Mais elle devint néanmoins votre maîtresse ?

GERALD. — Oui. Sans doute était-ce inévitable. Elle était jeune, jolie et affectueuse... et intensément reconnaissante. J'étais devenu sur-le-champ la personne la plus importante de sa vie... Vous comprenez ?

L'INSPECTEUR. — Oui. Elle était femme. Elle était seule. Vous lui aviez témoigné de la sympathie, vous vous étiez occupé d'elle. Et les femmes ont besoin de quelqu'un à aimer. C'est leur faiblesse.

GLADYS. — Vous avez une jolie manière de dire les choses !

L'INSPECTEUR. — Le monde étant ce qu'il est — un champ de bataille plutôt qu'un boudoir — ce désir que les femmes ont d'aimer est une faiblesse. Dans une autre sorte de monde ce pourrait être une source de force. Mais pas dans celui que nous avons fait. *(A Gerald :)* Etiez-vous amoureux d'elle ?

GLADYS. — Exactement ce que j'étais sur le point de demander.

BIRLING, *se levant, furieux.* — Réellement, je tiens à protester...

L'INSPECTEUR, *se tournant brusquement vers lui.* — Pourquoi cela ? C'est vous qui le premier avez chassé cette fille !

BIRLING, *plutôt décontenancé.* — Comment ? J'ai seulement fait ce que n'importe quel patron eût fait à ma place. Et ce que j'allais dire, c'est que je proteste contre la manière dont ma fille, dont une *jeune fille* est mêlée à cette...

L'INSPECTEUR, *sèchement.* — Votre fille ne vit pas dans la lune, Mr. Birling. Elle vit à Brumley elle aussi.

Il vient se placer derrière la chaise de Gerald.

GLADYS. — Oui, et c'est moi qui lui ai fait perdre sa place chez Milwards. Et je suis censée être fiancée à Gerald. Et je ne suis plus une enfant, ne l'oublie pas. J'ai le droit de savoir. *(Elle va à Gerald.)* Gerald, étiez-vous amoureux d'elle ?

GERALD, *hésitant.* — C'est difficile à dire. Je n'éprouvais pas pour elle les mêmes sentiments que ceux qu'elle éprouvait pour moi.

GLADYS, *avec une ironie cruelle.* — Bien sûr ! Vous étiez le magnifique prince charmant. Vous avez dû adorer cela, Gerald.

GERALD. — Eh bien... oui. Pendant un certain temps. Presque tous les hommes en auraient fait autant à ma place.

GLADYS, *se tournant vers Gerald.* — C'est probablement là ce que vous avez dit de mieux ce soir. Du moins est-ce honnête. Passiez-vous toutes vos soirées avec elle ?

GERALD. — Non. Quand je vous disais que j'avais beaucoup de travail à l'usine à ce moment-là, ce n'était pas entièrement un mensonge. Nous avions vraiment énormément à faire. Mais naturellement je la voyais pas mal.

MRS. BIRLING, *se levant.* — Je ne crois pas que nous tenions à avoir plus de détails sur cette répugnante histoire...

GLADYS, *vivement.* — Moi si, j'y tiens. Et de toute manière nous n'avons pas encore eu de détails.

GERALD, *se levant.* — Et vous n'en aurez aucun. *(A Mrs. Birling :)* Et, vous savez, il n'y avait rien de répugnant dans tout cela.

MRS. BIRLING. — Pour moi, c'est répugnant.

GLADYS. — Oui, mais après tout, toi, ça ne te touche que d'assez loin, n'est-ce pas ?

GERALD, *allant à l'Inspecteur.* — Y a-t-il autre chose que vous désiriez savoir... que vous devriez savoir ?

L'INSPECTEUR. — Oui. Quand cette liaison a-t-elle pris fin ?

GERALD. — La première semaine de septembre. J'ai dû m'absenter quelque temps pour affaire, mais déjà Daisy savait que la fin approchait. Aussi ai-je rompu définitivement avant de partir.

L'INSPECTEUR. — Comment a-t-elle pris cela ?

GERALD. — Mieux que je ne l'avais espéré. Elle fut... très courageuse...

GLADYS, *avec ironie.* — Vous avez dû vous en féliciter !

GERALD. — Non, ne le croyez pas. *(Un temps, puis d'une voix basse et émue :)* Elle m'a dit qu'elle avait été plus heureuse avec moi qu'elle ne l'avait jamais été auparavant... mais qu'elle savait que ça ne pouvait pas durer. Qu'elle n'avait jamais cru que ça durerait. Elle ne me fit aucun reproche. Je voudrais tant maintenant qu'elle m'en eût fait. Peut-être me sentirais-je plus à l'aise en y repensant.

L'INSPECTEUR. — Elle dut sans doute quitter cet appartement où vous l'aviez installée ?

GERALD. — Oui. Ç'avait été entendu ainsi entre nous. Pendant l'été elle avait mis un peu d'argent de côté ; elle avait vécu très économiquement sur ce que je lui avais donné... Elle ne voulait pas accepter davantage d'argent de moi, mais je tins à lui faire un cadeau de rupture, un cadeau assez important — bien que ce ne fût pas grand'chose — pour lui permettre d'être tranquille jusqu'à la fin de l'année.

L'INSPECTEUR. — Vous dit-elle ce qu'elle comptait faire après que vous l'auriez quittée ?

GERALD. — Non. Elle refusa de m'en parler. Une fois ou deux, d'après ce qu'elle me dit, j'eus l'impression qu'elle songeait à quitter Brumley. J'ignore si elle le fit ou non.

L'INSPECTEUR. — Elle est partie pendant environ deux mois. Quelque part au bord de la mer.

GERALD. — Toute seule ?

L'INSPECTEUR. — Oui. Je crois qu'elle est partie justement pour être seule, au calme...

GERALD. — Comment savez-vous cela ?

L'INSPECTEUR. — Elle tenait une sorte de journal. Et elle y dit qu'il fallait qu'elle s'en allât un peu pour pouvoir se rappeler, simplement se rappeler, et faire ainsi durer ce qu'il y avait eu entre vous. Elle sentait bien que plus jamais elle ne connaîtrait quelque chose d'aussi... Alors il fallait qu'elle le fît durer plus longtemps, le plus longtemps possible.

GERALD, *gravement.* — Je comprends... Enfin, toujours est-il que je ne l'ai jamais revue et que c'est là tout ce que je puis vous dire.

L'INSPECTEUR. — C'est également tout ce que je désire savoir de vous.

GERALD. — Dans ce cas, comme je suis plutôt... plus bouleversé par cette histoire que je ne le parais probablement et... Enfin j'aimerais être un peu seul et je serais heureux que vous me permettiez de m'en aller.

L'INSPECTEUR. — Vous en aller, où ça ? Chez vous ?

GERALD. — Non. Je vais juste sortir... faire quelques pas... pendant un moment. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Je reviendrai.

Il se tourne vers la porte.

L'INSPECTEUR. — Allez, Mr. Croft.

GLADYS, *se levant et allant à Gerald.* — Mais, au cas où vous oublieriez... ou décideriez de ne pas revenir, je pense, Gerald, que vous feriez mieux de reprendre ceci.

Elle lui tend la bague.

GERALD. — Oui... Enfin, je m'attendais à cela.

GLADYS. — Je ne vous déteste pas comme il y a une demi-heure, Gerald. En fait, assez bizarrement, je vous respecte plutôt davantage que je ne l'ai jamais fait auparavant. De toute manière je savais que vous mentiez au sujet de ces mois, l'an dernier, où je ne vous ai presque pas vu. Maintenant, du moins, vous avez été honnête. Et je crois ce que vous nous avez dit, je crois que vous l'avez d'abord aidée simplement par pitié. Et c'était vraiment ma faute si elle était aussi désespérée quand vous avez fait sa connaissance. Mais cela a changé beaucoup de choses. Vous et moi nous ne sommes plus les mêmes que ceux qui ont dîné à cette table. Il faudrait que nous recommencions tout, que nous fassions de nouveau connaissance...

BIRLING, *allant à Gladys.* — Ecoute, Gladys, je ne le défends pas. Mais tu dois comprendre que beaucoup de jeunes gens...

GLADYS. — Je t'en prie, papa, ne te mêle pas de ça. Gerald sait ce que je veux dire et toi, apparemment, tu ne le sais pas.

Birling retourne à la cheminée.

GERALD. — Oui, je sais ce que vous voulez dire. Mais je reviendrai... si je peux.

GLADYS. — Bon.

Elle s'assied.

MRS. BIRLING, *venant au centre.* — Eh bien, moi, vraiment, je ne comprends pas ! Enfin !... Je

crois néanmoins que nous sommes à peu près arrivés au bout de cette lamentable histoire...

GERALD. — Je ne le crois pas, Mrs. Birling. Excusez-moi.

Il sort.

GLADYS, *à l'Inspecteur.* — Vous savez, inspecteur, vous ne lui avez même pas montré la photo de cette jeune femme.

L'INSPECTEUR. — Non, ce n'était pas nécessaire.

MRS. BIRLING. — Vous avez une photo de cette fille ?

L'INSPECTEUR. — Oui, et je crois que vous feriez bien d'y jeter un coup d'œil.

Il s'approche de Mrs. Birling.

MRS. BIRLING. — Si vous y tenez.

L'Inspecteur tire la photo de sa poche et Mrs. Birling la regarde longuement.

L'INSPECTEUR, *reprenant la photo.* — Vous la reconnaissez ?

MRS. BIRLING. — Non. Pourquoi voudriez-vous que je la reconnaisse ?

L'INSPECTEUR. — Evidemment, elle peut avoir changé dernièrement, mais je ne puis croire qu'elle ait changé à ce point.

MRS. BIRLING. — Je ne vous comprends pas, inspecteur.

L'INSPECTEUR. — Vous voulez dire que vous ne voulez pas comprendre, Mrs. Birling.

MRS. BIRLING, *furieuse.* — J'ai voulu dire ce que j'ai dit.

L'INSPECTEUR. — Vous ne me dites pas la vérité.

MRS. BIRLING, *se levant.* — Pardon ?

BIRLING, *venant près de Mrs. Birling, furieux, à l'Inspecteur.* — Ecoutez, inspecteur, je ne tolérerai pas... Vous allez vous excuser sur-le-champ.

L'INSPECTEUR. — M'excuser de quoi ! De faire mon devoir ?

BIRLING. — Non, de le faire avec une telle grossièreté. Je suis quelqu'un, inspecteur.

L'INSPECTEUR. — Les gens qui sont quelqu'un, Mr. Birling, ont des responsabilités en même temps que des privilèges.

BIRLING. — Possible. Mais on ne vous a pas demandé de venir ici pour me parler de mes responsabilités.

GLADYS. — Espérons que non. Bien que je commence à me demander...

MRS. BIRLING. — Qu'est-ce que cela signifie, Gladys ?

GLADYS, *se levant.* — Cela signifie que maintenant nous n'avons plus d'excuses pour nous donner des airs et que, si nous avons la moindre parcelle de raison, nous n'essaierons pas de le faire. Tu prétends ne pas reconnaître Eva Smith sur cette photo. J'admets ne pas savoir pourquoi tu devrais la reconnaître, mais je sais bien, à la tête que tu as faite, que tu l'as effectivement reconnue. Et si tu ne dis pas la vérité, pourquoi l'inspecteur devrait-il s'excuser ? Et ne pouvez-vous voir, tous les deux, que vous ne faites qu'aggraver les choses ?

On entend claquer la porte d'entrée.

BIRLING. — Encore cette porte !

MRS. BIRLING. — C'est Gerald qui a dû revenir.

L'INSPECTEUR. — A moins que ce ne soit votre fils qui vient de sortir.

BIRLING. — Je vais voir.

Il sort rapidement.

L'INSPECTEUR. — Mrs. Birling, vous êtes membre, un membre éminent, de l'organisation charitable des Dames de Brumley, n'est-ce pas ?

Mrs. Birling va s'asseoir sans répondre.

GLADYS. — Allons, maman. Pourquoi refuser de répondre ? *(A l'Inspecteur :)* Oui, elle fait partie de cette organisation... Pourquoi ?

L'INSPECTEUR, *calmement.* — C'est une organisation à laquelle les femmes dans le besoin peuvent s'adresser pour obtenir un secours sous des formes diverses. N'est-ce pas ?

MRS. BIRLING, *avec dignité.* — Oui, et nous avons fait beaucoup pour assister des personnes méritantes.

L'INSPECTEUR. — Il y a eu une réunion du comité consultatif il y a deux semaines.

MRS. BIRLING. — Je crois que oui.

L'INSPECTEUR. — Vous savez très bien que oui, Mrs. Birling. Vous présidiez.

MRS. BIRLING. — Et même si c'est le cas, en quoi cela vous regarde-t-il ?

L'INSPECTEUR, *sévèrement.* — Voulez-vous que je vous le dise, sans périphrases ?

Birling entre, l'air assez agité. Il ferme la porte.

BIRLING. — C'est certainement Eric que nous avons entendu sortir.

MRS. BIRLING, *alarmée.* — Est-tu monté dans sa chambre ?

BIRLING. — Oui. Et j'ai appelé sur les deux paliers.

MRS. BIRLING. — Cet enfant est insupportable. Où a-t-il bien pu aller ?

BIRLING. — Je suis incapable de te le dire. Mais il était dans une de ses humeurs bizarres, et bien que nous n'ayons pas besoin de lui ici...

L'INSPECTEUR, *l'interrompant, sèchement.* — Pardon ! Nous avons besoin de lui. Et s'il n'est pas bientôt de retour il faudra que j'aille à sa recherche.

Birling et sa femme échangent des regards étonnés et un peu effrayés.

GLADYS. — Sans doute est-il allé simplement se rafraîchir les idées. Il ne va pas tarder à revenir.

L'INSPECTEUR, *sévèrement.* — Je l'espère.

MRS. BIRLING. — Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

L'INSPECTEUR, *venant à Mrs. Birling.* — Je vous l'expliquerai quand vous aurez répondu à mes questions, Mrs. Birling.

BIRLING. — Y a-t-il une raison quelconque pour que ma femme ait à répondre à vos questions, inspecteur ?

L'INSPECTEUR. — Oui, et une très bonne. Vous

vous rappellerez que Mr. Croft nous a dit — tout à fait véridiquement, je crois — que depuis septembre dernier il n'avait jamais revu Eva Smith. Mais Mrs. Birling, elle, l'a vue, il y a seulement deux semaines, et elle lui a parlé.

GLADYS, *étonnée.* — Maman !

BIRLING. — Est-ce vrai ?

MRS. BIRLING, *après un temps.* — Oui, c'est vrai.

L'INSPECTEUR. — Elle est venue demander un secours à votre comité, n'est-ce pas ?

MRS. BIRLING. — Oui. Et elle s'est montrée très insolente.

L'INSPECTEUR. — Comment cela ?

MRS. BIRLING. — Eh bien, elle a d'abord refusé de dire son nom. Ce n'est que lorsqu'elle a appris que nous tenions à savoir à qui nous faisons la charité qu'elle a consenti à se nommer. Et, alors, elle s'est donnée comme étant Mrs. Birling.

BIRLING, *étonné.* — Mrs. Birling ?

MRS. BIRLING. — Oui. Mais ce n'était de sa part qu'un échantillon supplémentaire de grossière impertinence. Elle m'avait entendu nommer par l'une de ces dames et elle a sans doute trouvé spirituel... Toujours est-il, naturellement, que c'est l'une des choses qui m'ont tout de suite prévenue contre elle.

BIRLING. — Cela ne m'étonne pas ! Quel toupet !

L'INSPECTEUR. — Ainsi, vous admettez que vous étiez prévenue contre elle ?

MRS. BIRLING. — Oui.

GLADYS. — Maman, elle vient de mourir d'une mort horrible, ne l'oublie pas !

MRS. BIRLING. — Je trouve très triste qu'elle soit morte, mais j'estime que la seule personne à blâmer dans tout cela c'est elle.

L'INSPECTEUR. — Est-ce sur votre intervention, en tant que le membre le plus éminent du comité, que le secours qu'elle demandait fut refusé à cette jeune femme ?

MRS. BIRLING. — C'est possible.

L'INSPECTEUR. — Répondez oui ou non.

MRS. BIRLING. — Oui, ce fut sur mon intervention. Ses manières m'avaient déplu, je vous le répète. Elle dut admettre, après que j'eus commencé à la questionner, que non seulement elle n'avait aucun droit à notre nom, mais encore qu'elle n'était même pas mariée et que l'histoire qu'elle avait racontée au début, au sujet d'un mari qui l'avait abandonnée, était rigoureusement fausse. Ah ! il ne m'a pas fallu longtemps pour lui arracher la vérité, ou une partie de la vérité.

L'INSPECTEUR. — Pourquoi demandait-elle un secours ?

MRS. BIRLING. — Vous le savez très bien.

L'INSPECTEUR. — Non, je ne le sais pas. Je sais seulement qu'elle avait besoin de secours. Mais comme je n'étais pas là j'ignore ce qu'elle a dit à votre comité.

MRS. BIRLING. — Je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'en parler.

L'INSPECTEUR. — Renoncez à l'espoir de *ne pas* en parler, Mrs. Birling.

MRS. BIRLING, *se tournant vers l'Inspecteur.* — Si vous croyez que vous pouvez m'intimider, inspecteur, vous vous trompez du tout au tout. Au contraire des autres, je n'ai rien fait dont j'aie honte et qui ne supporte pas l'investigation. Cette fille sollicitait un secours. On nous prie d'examiner attentivement les demandes qui nous sont faites. Les raisons qu'elle m'a données ne m'ont pas convaincue — elle ne m'a pas paru un cas intéressant — et, en conséquence, j'ai usé de mon influence pour qu'un refus lui soit opposé. Et, en dépit de ce qui lui est arrivé depuis, je considère que je n'ai fait que mon devoir. Ainsi, si je préfère ne pas parler davantage de cette affaire, c'est en vain que vous essaierez de me faire changer d'idée.

L'INSPECTEUR. — Vous croyez ?

MRS. BIRLING, *faisant face à l'Inspecteur.* — Oui, inspecteur. Et vous n'essaierez même pas, car je n'ai rien fait de mal ; et vous le savez !

L'INSPECTEUR, *très décidé.* — Je pense au contraire que vous avez fait quelque chose de terriblement mal — et que vous allez passer le restant de votre vie à le regretter. Je voudrais que vous ayez été avec moi ce soir à l'hôpital. Vous auriez vu...

GLADYS, *éclatant.* — Non, non, je vous en prie ; pas ça de nouveau ! Je me le suis déjà trop représenté...

L'INSPECTEUR, *même jeu.* — Alors, la prochaine fois que vous vous le représenterez, rappelez-vous en outre que cette jeune femme allait avoir un enfant.

GLADYS, *horrifiée.* — Oh !... Comment a-t-elle pu vouloir se tuer !

L'INSPECTEUR. — Oh ! tout simplement parce que la vie l'avait déjà trop malmenée. Et pour elle, cette maternité, ç'a été la fin.

GLADYS. — Maman, elle te l'a certainement dit.

L'INSPECTEUR. — C'est parce qu'elle allait avoir un enfant qu'elle est allée demander un secours au comité de votre mère.

BIRLING. — Mais... dites-moi, le père n'était pas... Gerald Croft...

L'INSPECTEUR, *sèchement.* — Non, non. Maintenant, lui n'a plus rien à voir là-dedans.

GLADYS. — Dieu merci !... Bien que je ne voie pas pourquoi ça devrait me faire quelque chose maintenant.

L'INSPECTEUR, *à Mrs. Birling.* — Et vous n'avez rien à ajouter, n'est-ce pas ?

MRS. BIRLING. — Si ! Je vais vous dire ce que j'ai dit à cette fille : « Allez chercher le père de l'enfant. C'est lui le responsable. »

L'INSPECTEUR. — Cela ne diminue pas votre responsabilité, Mrs. Birling. Elle est venue vous demander aide à un moment où nulle femme ne pourrait en avoir plus besoin. Et non seulement vous lui avez refusé cette aide, mais vous avez fait en sorte que les autres la lui refusent aussi. Elle était là, seule, presque sans le sou, désespérée. Elle avait besoin non seulement d'argent, mais de conseils, de sympathie, d'amitié. Vous avez eu des enfants, Mrs. Birling. Vous devez certainement avoir su ce qu'elle ressentait. Et vous lui avez claqué la porte au nez.

GLADYS, *avec émotion.* — Maman, je trouve ton geste cruel et vil.

BIRLING, *gêné.* — Je dois dire, Sybil, que lorsqu'on apprendra ces détails à l'enquête nous risquerons de ne pas faire très belle figure. La presse pourrait facilement s'emparer...

MRS. BIRLING. — Oh ! assez, vous deux. Et je vous prie de vous rappeler, avant de commencer à m'accuser, que ce n'est pas moi qui ai fait perdre son emploi à cette fille — ce qui probablement est à l'origine de tout. Mais, en la circonstance, je pense que mon attitude était pleinement justifiée. Cette fille avait commencé par nous raconter un tas de mensonges. Ensuite, quand je suis arrivée à la vérité, j'ai découvert qu'elle savait qui était le père, qu'elle en était tout à fait certaine ; je lui ai donc dit que c'était son affaire à elle de faire assumer à cet homme ses responsabilités. S'il refusait de l'épouser — et à mon avis, on devait l'y forcer — il devait au moins pourvoir à l'entretien de la mère de son enfant.

L'INSPECTEUR. — Et qu'a-t-elle répondu à cela ?

MRS. BIRLING. — Oh ! des tas d'inepties.

L'INSPECTEUR. — Mais encore ?

MRS. BIRLING. — Inepties ou pas, je sais que cela me fit perdre finalement toute patience avec elle. Elle se donnait des airs ridicules. Elle invoquait des beaux sentiments et des scrupules compliqués qui étaient simplement absurdes chez une fille dans sa position.

L'INSPECTEUR, *très vivement.* — Sa position maintenant est d'être étendue sur une dalle.

BIRLING, *se levant.* — Voyons, inspecteur !...

L'INSPECTEUR, *se tournant vers lui.* — Vous, tâchez de rester tranquille et de vous taire. Je commence à en avoir par-dessus la tête de vous tous. Qu'a-t-elle dit ?

MRS. BIRLING, *assez impressionnée.* — Elle a dit que le père était un tout jeune homme, qu'il ne pouvait pas être question pour elle de l'épouser, que ce serait une erreur pour eux deux. Il lui avait donné de l'argent, mais elle ne voulait plus recevoir un sou de lui.

L'INSPECTEUR. — Pourquoi cela ?

MRS. BIRLING. — Oh ! des raisons extravagantes... Je n'en ai pas cru un mot.

L'INSPECTEUR. — Je ne vous demande pas si vous l'avez crue. Je veux savoir ce qu'elle a dit. Pourquoi ne voulait-elle plus accepter d'argent de ce garçon ?

MRS. BIRLING. — Son explication ne tenait pas debout. Comme si une fille de cette sorte refusait jamais de l'argent !

L'INSPECTEUR, *allant à Mrs. Birling, sévèrement.* — Je vous avertis que vous êtes en train d'aggraver votre cas. Quelles raisons vous a-t-elle données ?

MRS. BIRLING. — Eh bien, elle prétendait que son amant avait dit quelque chose, une nuit où il était ivre, qui lui avait donné l'idée que cet argent n'était pas à lui.

L'INSPECTEUR. — Alors, d'où le tenait-il ?

MRS. BIRLING. — Il l'avait volé.

L'INSPECTEUR. — Donc elle était venue vous demander un secours parce qu'elle ne voulait pas accepter de l'argent volé ?

MRS. BIRLING. — Oui, c'est ce qu'elle a prétendu finalement après que j'eus refusé de croire sa première histoire : qu'elle était une femme mariée qui avait été abandonnée par son mari. Je n'ai vu aucune raison de croire cette version plutôt que l'autre. Par conséquent vous avez grandement tort de supposer que je regretterai jamais ce que j'ai fait.

Elle s'assied.

L'INSPECTEUR, *se tournant vers Mrs. Birling.* — Et si son histoire était vraie, si l'argent que lui avait donné ce garçon était de l'argent volé, elle est venue vous demander un secours parce qu'elle voulait éviter que ce jeune homme ne volât de nouveau, n'est-ce pas ?

MRS. BIRLING. — C'est possible. Mais cela me parut ridicule et peu plausible. J'ai donc été parfaitement justifiée de conseiller à mon comité de ne pas lui accorder un secours.

L'INSPECTEUR. — Même maintenant où vous savez ce qui lui est arrivé, vous ne le regrettez pas ?

MRS. BIRLING. — Je regrette qu'elle ait dû finir aussi horriblement. Mais je n'accepte aucun blâme à ce sujet.

L'INSPECTEUR. — Qui est à blâmer, alors ?

MRS. BIRLING. — D'abord cette fille elle-même.

GLADYS, *amèrement.* — Pour nous avoir laissés, papa et moi, lui faire perdre son gagne-pain.

MRS. BIRLING. — Ensuite, je blâme le jeune homme qui était le père de l'enfant qu'elle allait avoir. Si, comme elle l'a dit, il était d'une classe supérieure à la sienne, raison de plus qu'il n'échappe pas.

L'INSPECTEUR. — Et si ce qu'elle vous a dit est vrai, s'il avait volé cet argent...

MRS. BIRLING. — Il n'y a aucune raison de supposer cela...

L'INSPECTEUR. — Mais en admettant que nous le supposions, alors ?

MRS. BIRLING. — Alors il serait entièrement responsable de la mort de cette fille, car elle ne serait pas venue nous trouver et on ne lui aurait pas refusé un secours si ce n'avait été à cause de lui...

L'INSPECTEUR. — Ainsi c'est, en tout cas, le principal coupable ?

MRS. BIRLING. — Certainement.

GLADYS, *soudain alarmée, allant à Mrs. Birling.* — Maman !...

BIRLING. — Reste tranquille, Gladys !...

GLADYS. — Mais tu ne vois donc pas...

MRS. BIRLING, *sévèrement.* — Ce soir, tu te conduis comme une enfant insupportable. *(Gladys s'écarte. A l'Inspecteur :)* Certainement ! Ce jeune homme devrait être puni très sévèrement. Et si, au lieu de rester là à poser des questions tout à fait inutiles, vous preniez des mesures pour le retrouver et le forcer ensuite à confesser publiquement sa responsabilité, alors, oui, vous feriez vraiment votre métier.

L'INSPECTEUR, *sinistre.* — Ne vous inquiétez pas, Mrs. Birling. Je ferai mon métier !

Il regarde sa montre.

MRS. BIRLING, *triomphante.* — Je suis heureuse de vous l'entendre dire.

L'INSPECTEUR. — Pas question d'étouffer l'affaire, hein ? Il faut que ce jeune homme serve d'exemple, hein ? Qu'on le force à confesser publiquement sa responsabilité ?

MRS. BIRLING. — Certainement. Je considère cela comme votre devoir. *(Elle se lève.)* Et maintenant, sans nul doute, vous désirez prendre congé ?

L'INSPECTEUR. — Pas encore. J'attends.

Il s'assied.

MRS. BIRLING. — Vous attendez quoi ?

L'INSPECTEUR. — Le moment de faire mon devoir.

GLADYS, *désolée, s'approchant de Mrs. Birling.* .. Maman, tu ne comprends pas maintenant ?

Mrs. Birling et Birling échangent des coups d'œil effrayés.

BIRLING, *terrifié maintenant.* — Ecoutez, inspecteur, vous n'êtes tout de même pas en train d'essayer de nous dire que... mon fils... est mêlé à ça ?

L'INSPECTEUR, *sévèrement.* — S'il l'est, nous savons ce qu'il y a à faire, n'est-ce pas ? Mrs. Birling vient de nous le dire.

BIRLING, *anéanti, allant à Mrs. Birling.* — Bon Dieu ! Mais...

MRS. BIRLING, *agitée.* — Je ne le crois pas ! Je refuse de le croire.

GLADYS. — Maman, je t'ai suppliée, suppliée de te taire...

L'Inspecteur lève une main. On entend le bruit de la porte d'entrée qui s'ouvre et se referme. L'Inspecteur fait face à la porte sur laquelle tous ont l'œil fixé. Eric entre, extrêmement pâle, l'air désemparé. Mrs. Birling pousse un cri étouffé...

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Le même décor qu'aux actes précédents. Eric entre.

ERIC. — Vous savez ? N'est-ce pas ?

L'INSPECTEUR, *gravement.* — Oui, nous savons.

Eric ferme la porte et avance dans la pièce.

MRS. BIRLING, *désemparée.* — Eric, je ne peux pas le croire. Il doit y avoir une erreur quelconque. Tu ignores ce que nous étions en train de dire.

GLADYS. — Il vaut mieux pour lui qu'il l'ignore, n'est-ce pas ?

ERIC. — Pourquoi ?

GLADYS. — Parce que maman vient de s'employer à tout mettre sur le dos du jeune homme qui a fait le malheur de cette fille et elle a conclu en disant qu'on ne devrait pas le laisser impuni et qu'il...

BIRLING. — Ça suffit, Gladys.

ERIC, *amèrement.* — On ne peut pas dire que tu m'aies facilité les choses, hein, maman ?

MRS. BIRLING. — Mais je ne savais pas qu'il s'agissait de toi, jamais je n'aurais songé... Et puis ça ne te ressemble pas : tu ne bois pas...

GLADYS. — Mais si, il boit. Je te l'ai dit.

ERIC. — Sale moucharde !

GLADYS. — Non, Eric, tu es injuste ! J'aurais pu le lui dire il y a des mois, mais naturellement je ne l'ai pas fait. Je le lui ai dit ce soir parce que je savais que tout était en train de se découvrir, que tout allait nécessairement se découvrir... Alors j'ai pensé qu'autant valait pour elle le savoir à l'avance. N'oublie pas que, moi, j'y suis déjà passée...

MRS. BIRLING. .. Gladys, je ne comprends tout bonnement pas ton attitude.

BIRLING. — Moi non plus. Si tu avais eu le moindre sentiment de loyauté...

L'INSPECTEUR, *l'interrompant, sans violence.* — Un instant, Mr. Birling. Vous aurez tout le temps de reviser vos relations de famille quand je serai parti. Mais maintenant il faut que j'entende ce que votre fils a à nous dire. *(Sévèrement, à tous les trois :)* Et je vous serais obligé de nous laisser continuer sans plus d'interruptions. *(A Eric :)* Alors ?

ERIC, *pitoyable.* — Pourrais-je d'abord avoir quelque chose à boire ?

BIRLING, *violemment.* — Non !

L'INSPECTEUR, *fermement.* — Oui. *(Birling semblant sur le point de protester :)* Je sais : c'est votre fils et vous êtes ici chez vous, mais regardez-le. Il a besoin de boire quelque chose, ne serait-ce que pour le soutenir.

BIRLING, *à Eric.* — Bon. Sers-toi.

Eric va à la console, se sert un whisky et vide son verre d'un trait.

BIRLING. — Maintenant je comprends beaucoup de choses que je ne comprenais pas auparavant.

L'INSPECTEUR. — Ne recommencez pas, je vous en prie. Mon temps est compté. *(A Eric :)* Quand avez-vous rencontré cette jeune femme pour la première fois ?

ERIC. — Un soir de novembre dernier.

L'INSPECTEUR. — Où l'avez-vous rencontrée ?

ERIC. — Dans la rue... Je... je venais de quitter quelques copains. J'étais un peu parti. Et...

Il hésite.

L'INSPECTEUR. — Elle vous a sans doute raccolé ?

ERIC, *vivement.* — Non... Elle n'était pas comme ça... C'est moi qui l'ai abordée. Je...

L'INSPECTEUR, *le coupant.* — Quelle heure était-il ?

ERIC. — Je ne sais pas au juste... Onze heures passées, en tout cas. C'était après la fermeture des *pubs.*

L'INSPECTEUR. — Ah ! oui ? Et que faisait-elle dans la rue à une heure pareille ?

ERIC. — Elle rentrait chez elle... Elle travaillait dans un restaurant. Comme serveuse. Oh ! pas quelque chose de régulier : un remplacement.

L'INSPECTEUR. — Donc, vous l'avez abordée. Et ensuite ?

ERIC. — Nous avons fait quelques pas ensemble.

L'INSPECTEUR. — Tout naturellement, n'est-ce pas ? Elle n'a fait aucune difficulté. Peut-être même est-ce elle qui vous a invité à la suivre ?

ERIC. — Non. Je vous ai déjà dit que ce n'était pas son genre. Elle ne voulait pas que je l'accompagne. Mais... Enfin... je crois bien que j'étais dans cet état où l'on devient aisément mauvais... J'ai dû la menacer de faire du scandale... Et soudain elle a cessé de protester et elle m'a suivie.

L'INSPECTEUR. — Vous avez passé la nuit avec elle ?

ERIC. — Non... Enfin... Oui... Presque !...

MRS. BIRLING, *dans un cri.* — Oh ! Eric ! Comment as-tu pu ?

BIRLING, *d'un ton péremptoire.* — Gladys, emmène ta mère au salon.

GLADYS, *protestant.* — Mais... je voudrais...

BIRLING, *d'un ton sans réplique.* — Tu as entendu ce que je t'ai dit. *(Plus doucement :)* Va, Sybil.

Il conduit Mrs. Birling jusqu'à la porte. Gladys se lève et sort avec sa mère. Birling referme la porte derrière elles.

L'INSPECTEUR, *à Eric.* — Quand l'avez-vous revue ?

ERIC. — Environ une quinzaine plus tard.

L'INSPECTEUR. — Vous lui aviez donné rendez-vous ?

ERIC. — Non... Je me souvenais à peine d'elle. Tout... le premier soir... avait été tellement vague. Mais je la revis par hasard au bar du Palace. Et nous avons bu quelques verres ensemble. A l'heure de la fermeture, j'étais plutôt gai.

L'INSPECTEUR. — Et elle, était-elle « gaie », elle aussi ?

ERIC. — Un peu, mais c'est surtout parce que ce jour-là elle n'avait pas eu grand'chose à manger. Elle était de nouveau sans travail.

L'INSPECTEUR. — Était-elle venue au bar du Palace pour... trouver un client ?

ERIC. — Je ne sais pas... Je ne crois pas... Peut-être. Mais c'était la première fois. Elle était à bout de ressources...

L'INSPECTEUR. — Et alors ?

ERIC. — Je l'ai raccompagnée chez elle. En copains !

L'INSPECTEUR. — En copains ? Néanmoins, n'est-ce pas, vous avez de nouveau passé la nuit avec elle... En copains !

ERIC. — Oui. Je n'étais même pas amoureux d'elle. Mais elle me plaisait... elle était jolie et bonne fille...

BIRLING, *durement.* — Ce qui fait, n'est-ce pas, que tu n'as pas pu te dispenser de coucher de nouveau avec elle ?

ERIC. — Quoi ! je suis en âge d'être marié, n'est-ce pas, et je ne le suis pas. Et elle, au moins, était jeune, pas comme les vieilles prostituées avec qui je vois certains de tes respectables amis...

BIRLING, *hors de lui.* — Je ne tolérerai pas plus longtemps ce genre de propos dans ta bouche.

L'INSPECTEUR, *très sèchement.* — Et moi je ne le tolérerai d'aucun de vous deux. *(Birling s'assied. A Eric :)* Vous avez pris des dispositions pour vous revoir.

ERIC. — Oui. Et la fois suivante — ou celle d'après — elle m'a dit qu'elle pensait qu'elle était enceinte.

BIRLING, *sarcastique.* — Et tu l'as crue, bien entendu !

ERIC. — Oui, je l'ai crue. Et je suis sûr qu'elle disait la vérité...

BIRLING. — Pauvre idiot ! Mais...

L'INSPECTEUR. — Taisez-vous ! *(A Eric :)* Continuez.

ERIC. — Et je suis sûr que... Enfin... que j'étais le père... Elle... elle n'était pas comme les autres... Et puis... le premier soir... j'avais été...

L'INSPECTEUR. — Et, évidemment, elle était très ennuyée ?

ERIC. — Oui, et moi aussi. Je me suis vu dans un sacré pétrin.

L'INSPECTEUR. — A-t-elle laissé entendre que vous devriez l'épouser ?

ERIC. — Non. Elle ne voulait pas que je l'épouse. Elle me disait que je ne l'aimais pas, que... En un sens, elle me traitait comme si j'avais été un gosse. Et pourtant, j'étais presque aussi âgé qu'elle.

L'INSPECTEUR. — Qu'avez-vous décidé de faire, alors ?

ERIC. — Eh bien, comme elle n'avait guère le cœur à essayer de trouver du travail — et qu'il ne lui restait plus un sou — je l'ai forcée à accepter de quoi vivre... jusqu'au jour où elle n'a plus voulu de mon argent.

L'INSPECTEUR. — Combien lui avez-vous donné en tout ?

ERIC. — En tout ? Je crois... environ 50 livres.

BIRLING, *se levant, à Eric.* — 50 livres ! En plus de ces beuveries et de... Où as-tu trouvé 50 livres ?

Eric ne répond pas.

L'INSPECTEUR, *à Eric.* — C'est également la question que je vous pose.

ERIC, *honteux.* — Je les ai... pris au bureau.

BIRLING. — Au bureau ? A *mon* bureau ?

ERIC. — Oui.

L'INSPECTEUR. — Vous voulez dire que vous avez volé cet argent ?

ERIC. — Pas exactement.

BIRLING, *furieux.* — Comment ça : pas exactement ?

Eric ne répond pas. Mrs. Birling et Gladys entrent.

MRS. BIRLING, *à Birling.* — Je suis désolée, John, mais il fallait absolument que je sache ce qui se passe.

BIRLING, *violemment.* — Eh bien, je peux te le dire ce qui se passe. Ton fils vient d'admettre qu'il était responsable de l'état de cette fille... Et maintenant il était en train de nous apprendre qu'il l'a entretenue avec de l'argent volé au bureau.

MRS. BIRLING, *choquée.* — Eric ! Tu as volé de l'argent ?

ERIC. — Non. Pas exactement. J'avais l'intention de le rembourser.

BIRLING. — Nous avons déjà entendu cette histoire ! Comment aurais-tu pu le rembourser ?

ERIC. — Je me serais arrangé d'une manière quelconque. Il me fallait de l'argent...

BIRLING. — Je ne comprends pas comment tu as pu prendre une pareille somme au bureau sans que quelqu'un s'en aperçoive.

ERIC. — Il y avait des factures à encaisser et j'ai demandé à être payé en espèces.

BIRLING. — Tu as donné le reçu de la firme et gardé l'argent, hein ?

ERIC. — Oui.

BIRLING. — Il va falloir que tu me dresses la liste de ces factures. Espèce d'idiot, pourquoi n'es-tu pas venu me trouver quand cette tuile t'est tombée sur la tête ?

ERIC. — Pourquoi ? Parce que tu n'es pas le genre de père que l'on peut aller trouver quand on a des ennuis, voilà pourquoi !

BIRLING, *furieux.* — Ne me parle pas sur ce ton-là !

L'INSPECTEUR, *le coupant.* — Je n'ai pas le temps d'écouter vos récriminations. Vous pourrez vous répartir les responsabilités quand je ne serai plus là. *(A Eric :)* Une dernière question et ce sera tout. Eva Smith a découvert que l'argent que vous lui donniez était de l'argent volé, n'est-ce pas ?

ERIC, *honteux.* — Oui. Ç'a été le pire. Elle n'a plus rien voulu accepter de moi et elle a même refusé de me revoir. *(Brusquement, et surpris :)* Dites donc, mais comment savez-vous ça ? C'est elle qui vous l'a dit ?

L'INSPECTEUR. — Non. Elle ne m'a rien dit. Je ne lui ai jamais parlé.

GLADYS. — Elle l'a dit à maman.

MRS. BIRLING, *alarmée.* — Gladys !

GLADYS. — Quoi, il faut bien qu'il le sache !

ERIC, *se levant, à Mrs. Birling.* — Elle te l'a dit ? Elle est venue ici ? Mais non, elle ne l'aurait pas pu, elle ne savait même pas où j'habitais. Que s'est-il passé ? *(Mrs. Birling, désemparée, secoue la tête sans répondre.)* Allons, ne faites pas cette tête. Dites-moi ce qui s'est passé ?

L'INSPECTEUR, *avec une calme autorité.* — Moi, je vais vous le dire. Après avoir rompu avec vous, elle est allée demander un secours au comité de votre mère. Et votre mère lui a refusé ce secours.

ERIC, *presque au bord de la crise de nerfs.* — Alors, c'est toi qui l'as tuée !

MRS. BIRLING. — Eric !

ERIC. — Elle est allée à toi pour... pour me protéger ; et tu l'as chassée, oui, et tu l'as tuée — et tu as tué aussi l'enfant qu'elle aurait eu... mon enfant...

MRS. BIRLING, *très affectée.* — Non, Eric, je t'en prie ! Je ne savais pas ! Je n'ai pas compris...

ERIC, *allant à elle, la menaçant presque.* — Tu les as tués ! Tu les as tués tous les deux ! Tu les as tués !

GLADYS, *effrayée.* — Eric, non, non...

BIRLING, *furieux, prenant Eric par le bras et le repoussant.* — Espèce de petit misérable, tu vas te taire ou je...

L'INSPECTEUR, *prenant la direction des opérations, avec autorité.* — Assez ! *(Ils se taisent tous et le regardent.)* Taisez-vous un instant et écoutez-moi. Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage. Ni vous non plus, n'est-ce pas ? Cette fille s'est tuée, et elle est morte d'une mort horrible. Mais chacun de vous a aidé à la tuer. Rappelez-vous ça. Ne l'oubliez jamais. *(Il les regarde attentivement l'un après l'autre.)* Mais je ne crois pas du reste que vous l'oublierez jamais. Souvenez-vous de ce que vous avez fait, Mrs. Birling. Vous l'avez repoussée au moment où elle avait le plus besoin d'aide. *(A Eric :)* Et vous aussi, souvenez-vous de ce que vous avez fait...

ERIC, *tristement.* — Oh ! moi, je ne risque pas de l'oublier.

L'INSPECTEUR. — Vous vous êtes servi d'elle pour terminer dignement une stupide soirée de beuverie, comme si elle avait été un animal, une chose et non un être humain... Vous...

Il regarde Gladys.

GLADYS, *amèrement.* — Je sais ! Je lui ai fait perdre sa place. C'est moi qui ai tout déclenché.

L'INSPECTEUR. — Vous avez contribué à la chose, mais vous ne l'avez pas déclenchée. *(Gladys s'assied. A Birling, assez brutalement :)* C'est vous qui êtes à l'origine de tout. Elle avait osé vous demander 25 shillings par semaine au lieu de 22 shillings 6. Vous le lui avez fait payer cher. Et maintenant, elle va vous le faire payer plus cher encore.

BIRLING, *effondré.* — Ecoutez, inspecteur, je donnerais des millions, oui, des millions !...

L'INSPECTEUR. — Vous offrez votre argent au mauvais moment, Mr. Birling. *(Birling s'assied. L'Inspecteur fait un mouvement comme pour conclure. Il les observe d'un air sardonique puis vient au centre.)* Non, je ne crois pas qu'aucun de vous oubliera. Ni Mr. Gerald Croft non plus. Et encore lui, au moins, a témoigné quelque affection à cette petite et l'a rendue heureuse pendant un certain temps. *(Il remonte pour leur faire face.)* Enfin, Eva Smith est morte. Vous ne pouvez plus pas non plus lui faire du bien. Vous ne pouvez pas non plus lui faire du bien. Vous ne pouvez même pas lui dire : « Pardon, Eva Smith. »

Il fait un pas vers la porte.

GLADYS, *pleurant silencieusement.* — C'est ce qu'il y a de plus affreux.

L'INSPECTEUR, *se retournant quand il est près de la porte.* — Mais rappelez-vous également ceci. Une Eva Smith est morte, mais il y a des millions et des millions d'Eva Smith et de John Smith qui restent encore parmi nous, tout entremêlés à nos vies, à ce que nous pensons, disons et faisons, avec leur vie, leurs espoirs et leurs craintes, leurs souffrances et leurs chances de bonheur. Nous ne vivons pas seuls. Nous sommes les membres d'un même corps. Nous sommes solidaires les uns des autres. Et je vous dis, moi, que les temps sont proches où, si les hommes ne comprennent pas cette vérité, on la leur fera comprendre en termes de feu, de sang et d'angoisse. Bonsoir.

Il sort calmement, les laissant subjugués et ahuris. Gladys pleure toujours silencieusement. Mrs. Birling est effondrée sur un siège. Eric est morne. Birling, le seul qui soit actif, entendant claquer la porte d'entrée, se lève, fait un pas vers la porte, puis s'arrête et regarde les trois autres d'un air sombre.

BIRLING, *furieux, à Eric.* — Dans tout ceci, c'est toi seul que je blâme.

ERIC. — Ça ne m'étonne pas.

BIRLING, *furieux.* — Oui, et tu ne te rends pas encore compte de tout ce que tu as fait. A l'enquête, la plus grande partie de cette histoire va être étalée au grand jour. Il y aura un scandale public.

ERIC. — Si tu savais comme je peux m'en fiche !

BIRLING, *s'arrêtant.* — Evidemment, toi, tu te fiches de tout ! Mais pas moi ! J'étais presque sûr d'être annobli dans la prochaine promotion...

ERIC, *se lève et montre Birling, en ricanant.* — Annobli ! Mais bon Dieu, qu'est-ce que ça peut te faire maintenant que tu sois annobli ou non !

BIRLING, *violemment.* — Oui, ça ne te fait rien à toi, car apparemment rien n'a d'importance pour toi ! Mais il y a peut-être quelque chose qui te touchera, c'est de savoir que, jusqu'à ce que le dernier sou de cet argent que tu as volé ait été remboursé, tu travailleras pour rien. Et plus question de ces beuveries en ville et de ces aventures galantes...

MRS. BIRLING, *s'animant.* — Je l'espère bien. Eric, j'ai vraiment honte de toi.

ERIC. — Evidemment, il y a de quoi. Mais n'oublie pas que j'ai autant honte de vous, oui, de vous deux.

BIRLING. — Oh ! je t'en prie ! Ta mère et moi, nous avions toutes les raisons d'agir comme nous l'avons fait. Ça a mal tourné, un point c'est tout.

GLADYS, *méprisante.* — Un point c'est tout !

BIRLING. — Quoi, qu'est-ce que tu as à dire, toi ?

GLADYS. — Je ne sais par où commencer.

BIRLING. — Eh bien, ne commence pas. Personne ne te le demande.

GLADYS. — Je me suis mal conduite, moi aussi. J'ai honte de moi-même. Mais maintenant, vous, vous êtes en train de recommencer à faire comme si presque rien n'était arrivé...

BIRLING. — Comment ? N'ai-je pas déjà dit qu'il allait y avoir un scandale public — à moins que nous n'ayons de la chance — et quel est celui d'entre nous qui en souffrira plus que moi de ce scandale ?

GLADYS. — Mais non, papa, ce n'est pas de cela que je parle. Ça, ça m'est bien égal. Non, ce qui est grave c'est que vous semblez n'avoir rien appris.

BIRLING. — Ah ! non ? Eh bien, en cela tu te trompes tout à fait. J'en ai appris long ce soir. Et tu ne désires pas, j'espère, que je te répète tout ce que j'ai appris... Non ! quand je repense à ce soir, quand je repense à ce que j'éprouvais lorsque nous étions tous les cinq assis à cette table...

ERIC, *l'interrompant.* — Oui, et te rappelles-tu ce que tu nous as dit après dîner, à Gerald et à moi, quand tu étais si content de toi ? Tu sais bien : chacun pour soi et Dieu pour tous ! Et qu'on ne devait pas faire attention à ces énergumènes qui nous racontent que tout le monde doit s'occuper de tout le monde, comme si nous étions tous pêle-mêle dans une ruche. Te rappelles-tu ? Oui — et là-dessus, un de ces énergumènes est entré : l'inspecteur. *(Il a un rire amer.)* Je ne t'ai pas entendu lui dire que c'était chacun pour soi !

Il lui tourne le dos.

GLADYS, *très attentive.* — C'est à ce moment-là que l'inspecteur est arrivé ? Juste après que papa a dit ça ?

ERIC. — Oui. Pourquoi ?

BIRLING. — Qu'est-ce qu'il y a encore, Gladys ?

GLADYS, *lentement.* — C'est bizarre... très bizarre...

Elle se retourne et les regarde, pensive.

MRS. BIRLING, *avec une certaine animation.* — Je devine ce que tu vas dire. Car moi aussi, ça m'a rendue songeuse.

GLADYS. — Etait-ce vraiment un inspecteur de police ?... Maintenant, bien sûr, cela n'a guère d'importance.

BIRLING. — Eh bien, moi, si ce n'en était pas un, je trouve au contraire que cela importe bigrement. Ça change même tout.

GLADYS. — Pas pour moi. Et ça ne devrait rien changer pour toi non plus.

MRS. BIRLING. — Ne fais pas l'enfant, Gladys.

GLADYS, *vivement.* — Mais voyons, c'est vous deux qui vous conduisez comme des enfants en essayant de ne pas regarder la réalité en face !

BIRLING. — Encore une réflexion de ce genre et je te prie de quitter la pièce.

ERIC. — Quelle punition, hein ?

GLADYS. — Je vais m'en aller de toute manière, dans une seconde ou deux. Mais est-ce que vous ne comprenez pas que si tout ce que nous avons appris ce soir est vrai l'identité de la personne qui nous a forcés à avouer n'a pas grande importance. Et c'était vrai, n'est-ce pas ? C'est là ce qui est important — et non de savoir si quelqu'un est inspecteur de police ou non.

ERIC. — En tout cas, il a bien été *notre* inspecteur de police !

GLADYS. — C'est exactement ce que je voulais dire, Eric. *(A ses parents :)* Mais si ce doit être un réconfort pour vous — et ce n'en est pas un pour moi — j'ai l'impression, et je l'ai vaguement eue tout le temps, qu'il y avait quelque chose d'étrange chez lui. Il n'a jamais eu l'air d'un inspecteur de police ordinaire.

BIRLING, *assez animé.* — Tu as raison. Je l'ai senti également. *(A Mrs. Birling :)* Pas toi ?

MRS. BIRLING. — Oui, je dois dire que ses manières étaient tout à fait extraordinaires... si grossières... et si péremptoires...

BIRLING. — Et pense à la façon dont il m'a parlé. Me disant de me taire, etc. Il devait pourtant savoir que j'ai été lord-maire, que j'étais magistrat, enfin, que j'étais quelqu'un... En outre, la façon dont il s'exprimait, tu te rappelles ? Je veux dire : dans la police ils ne s'expriment pas comme ça. Et j'ai eu affaire à des dizaines d'entre eux.

GLADYS. — Avez-vous remarqué que nous ne lui avons presque jamais rien dit qu'il ne sût déjà ?

BIRLING. — Cela ne signifie rien. Il était en possession de quelques renseignements laissés par cette fille et il a formulé quelques hypothèses adroites. Mais il n'en demeure pas moins que si nous n'avions pas autant parlé il n'aurait eu que peu d'éléments pour lui permettre de poursuivre. *(Il les regarde, l'air furieux.)* Et vraiment, quand j'y repense, ce qui me confond c'est comment vous avez pu vous laisser pareillement tirer les vers du nez.

GLADYS. — Mais il nous a forcés à avouer !

MRS. BIRLING. — Moi, en tout cas, il ne m'a certainement pas forcée à avouer, comme tu dis.

GLADYS. — Oh ! maman !

MRS. BIRLING, *sans l'écouter.* — Je lui ai déclaré très nettement que j'estimais n'avoir fait que mon devoir.

BIRLING. — La vérité, c'est que vous vous êtes laissé bluffer. Oui, bluffer !

MRS. BIRLING, *protestant.* — Ecoute, John, vraiment !...

BIRLING. — Non, pas toi, ma chère. Mais ces deux nigauds. Manifestement ce type ne nous aimait pas. Il était prévenu contre nous dès le début. Probablement un socialiste ou un énergumène de ce genre ! En tout cas il parlait comme eux. Et vous, au lieu de lui tenir tête, vous vous laissez bluffer et vous lui racontez toutes vos affaires personnelles... Vous auriez dû lui tenir tête !

ERIC. — Tu lui as tenu tête, toi ?

BIRLING. — Euh !... Non ! Parce que déjà tu avais admis avoir pris cet argent. Quelles chances avais-je après ça ? J'ai été stupide de ne pas insister pour le voir seul.

GLADYS. — Ça n'aurait servi à rien.

ERIC. — C'est évident.

MRS. BIRLING. — Vraiment, à la façon dont vous parlez tous les deux, on croirait que vous êtes prêts à prendre son parti contre nous. Maintenant, contentez-vous de vous taire, que votre père puisse décider de ce qu'il faut faire.

Elle regarde Birling avec espoir.

BIRLING, *hésitant.* — Eh bien... eh bien... il va évidemment falloir que nous fassions quelque chose... et vite ! Mais...

On entend la sonnerie de la porte d'entrée. Birling s'arrête. Ils se regardent tous, inquiets.

BIRLING. — Qui ça peut-il être ? J'y vais ?

MRS. BIRLING. — Non. Edna va ouvrir. Je lui ai demandé d'attendre avant d'aller se coucher... pour nous faire du thé.

GLADYS. — C'est peut-être Gerald qui revient.

BIRLING, *soulagé.* — Mais oui, évidemment. Je ne pensais plus à lui.

EDNA, *entrant.* — Mr. Croft.

BIRLING. — Entrez, Gerald !

Gerald paraît. Edna sort.

GERALD. — J'espère que vous ne m'en voulez pas d'être revenu.

MRS. BIRLING. — Mais non, Gerald, bien sûr que non.

GERALD. — J'avais du reste une raison spéciale de revenir. *(Il vient au centre.)* Quand cet inspecteur est-il parti ?

BIRLING. — Il y a quelques minutes seulement.

GLADYS. — Vous savez, il nous y a tous fait passer...

MRS. BIRLING, *vivement.* — Gladys !

GLADYS. — Gerald peut tout aussi bien savoir...

BIRLING, *vivement.* — Voyons, voyons, nous n'avons pas besoin de l'ennuyer avec toute cette histoire.

GLADYS. — Bon, bon. *(A Gerald :)* Mais nous sommes tous compromis... jusqu'au cou. Après votre départ, ça s'est encore aggravé.

GERALD. — Comment s'est-il comporté ?

ERIC. — Il a été effrayant.

BIRLING. — Si vous voulez mon avis, il s'est comporté d'une façon très louche.

MRS. BIRLING. — La grossièreté avec laquelle il a parlé à Mr. Birling et à moi-même ! Mais pourquoi demandez-vous cela ?

Ils regardent tous Gerald d'un air interrogateur.

BIRLING, *avec animation.* — Vous savez quelque chose, n'est-ce pas ?

GERALD, *lentement.* — Cet homme n'était pas de la police.

BIRLING, *ahuri.* — Quoi ?

MRS. BIRLING. — En êtes-vous sûr ?

GERALD. — J'en suis à peu près sûr. C'est ce que je suis revenu vous dire.

BIRLING, *avec animation.* — Brave Gerald ! Vous vous êtes renseigné sur lui, hein ?

GERALD. — Oui. Dans la rue, j'ai rencontré un policeman que je connais. Je l'ai interrogé sur l'inspecteur Goole, je le lui ai décrit soigneusement. Eh bien, il m'a juré qu'il n'y avait pas d'inspecteur Goole ou qui que ce fût qui lui ressemblât dans la police de Brumley.

BIRLING, *avec animation.* — Bon sang ! Un imposteur !

MRS. BIRLING, *triomphante.* — Ne vous l'ai-je pas dit ? Ne vous ai-je pas dit que je ne pouvais pas m'imaginer un vrai inspecteur de police nous parlant sur ce ton ?

GERALD. — Eh bien, vous aviez raison. Il n'y a pas d'inspecteur Goole. On nous a eus.

BIRLING, *se levant.* — Je vais m'en assurer sur-le-champ.

MRS. BIRLING. — Que veux-tu faire ?

BIRLING, *allant au téléphone.* — Appeler le commissaire principal.

MRS. BIRLING. — Attention à ce que tu vas lui dire, John.

BIRLING, *décrochant.* — Bien sûr... « Allô ! le 8-7-5-2... *(Aux autres :)* De toute manière, je comptais l'appeler. J'ai eu des soupçons tout le temps. *(Au téléphone :)* « Le colonel Roberts, s'il vous plaît... Pour Mr. John Birling... Oh ! Roberts !... Ici, Birling. Pardon de vous déranger à une heure aussi tardive, mais je voulais vous demander un petit renseignement. Pouvez-vous me dire si dernièrement un certain inspecteur Goole a été nommé ici... Goole... G, deux O, L, E... Oui, un nouveau... Un homme d'une cinquantaine d'années... Oui... Eh bien, ça règle la question... Non, juste une petite discussion que nous venons d'avoir entre nous... Merci. Bonsoir. » *(Il raccroche et les regarde.)* Il n'y a pas d'inspecteur Goole dans la police de Brumley. Cet homme n'était donc pas inspecteur de police. Comme dit Gerald : on nous a eus !

Il va à Mrs. Birling.

MRS. BIRLING. — J'en ai tout le temps eu l'impression. Il ne s'exprimait pas comme un policier. Il n'avait même pas l'air d'un policier.

BIRLING. — C'est que ça fait une certaine différence, vous savez. Je dirai même que cela change tout.

GLADYS, *avec amertume.* — Je suppose que nous sommes tous des gens bien maintenant.

BIRLING. — Si tu n'as rien de plus sensé à dire, Gladys, tu ferais mieux de te taire.

ERIC. — Elle a raison, pourtant.

BIRLING, *furieux.* — Et toi aussi, tu ferais mieux de te taire ! Si cet homme avait été inspecteur de police et qu'il t'ait entendu avouer...

MRS. BIRLING, *vivement.* — John !

BIRLING, *vivement.* — Oui, oui.

GLADYS. — Voyez-vous, Gerald ; vous n'avez pas le droit de connaître le restant de nos crimes et de nos faiblesses !

GERALD, *allant à Gladys.* — C'est très bien ainsi. Je n'en ai pas envie. *(A Birling :)* Qu'est-ce que vous pensez de cette affaire, maintenant ? Une mystification ?

BIRLING. — Evidemment. Quelqu'un a incité ce type à venir nous mystifier. Il y a des gens à Brumley qui me détestent assez pour ça. Nous aurions dû nous en douter dès le début. En temps ordinaire je crois que je n'aurais pas donné dans le panneau. Mais venant comme ça, brusquement, après notre petite fête de famille, j'ai naturellement été pris de court.

MRS. BIRLING. — Je regrette bien de ne pas avoir été là quand cet individu est arrivé. Moi, je lui aurais posé quelques questions avant de lui permettre de nous en poser à nous.

GLADYS. — On peut toujours dire ça maintenant.

MRS. BIRLING. — J'ai été la seule d'entre vous qui ne lui ait pas cédé. Et maintenant je pense que nous devons parler de cette histoire tranquillement et raisonnablement et décider s'il y a quelque chose à faire.

BIRLING, *approuvant avec vigueur.* — Tu as absolument raison, ma chérie. Nous avons déjà découvert un fait important : nous savons que ce type était un imposteur et que nous avons été mystifiés : ça ne s'arrête peut-être pas là.

Il s'assied.

GERALD. — J'en suis sûr.

Eric marche nerveusement.

BIRLING, *très intéressé.* — Ah ! oui ? *(A Eric :)* Eric, assieds-toi. Tu n'as pas besoin de rester planté là comme si... comme si...

ERIC. — Comme si quoi ?

BIRLING. — Comme si tu n'avais rien de commun avec nous. Rappelle-toi donc quelle est ta situation. Si quelqu'un est jusqu'au cou dans cette affaire c'est bien toi, alors tu ferais mieux de t'y intéresser un peu.

ERIC. — Je m'y intéresse. Je m'y intéresse même trop, malheureusement.

GLADYS. — Moi aussi.

BIRLING. — Eh bien, écoutez-moi, vous deux. Le moins que vous puissiez faire, c'est de vous tenir tranquilles et de nous épargner vos commentaires. J'avoue que les simagrées de cet individu nous ont un peu troublés. Mais nous l'avons démasqué — et tout ce que nous avons à faire, c'est de garder notre sang-froid. A présent, c'est notre tour...

GLADYS. — Notre tour de quoi faire ?

MRS. BIRLING, *sèchement.* — De nous comporter d'une façon sensée, Gladys, ce qui, je le crains, est au-dessus de tes forces.

ERIC, *éclatant.* — A quoi bon parler de se comporter de façon sensée ! Cette fille est toujours morte, n'est-ce pas ? Personne ne l'a ressuscitée, que je sache ! Quel qu'ait été ce type, il n'en demeure pas moins que j'ai fait ce que j'ai fait. Et que maman a fait ce qu'elle a fait. Et que vous trois avez fait ce que vous avez fait ! Que cette histoire ait été racontée à un inspecteur de police ou à quelqu'un d'autre, c'est toujours la même sale histoire. Mais selon vous, n'est-ce pas, je devrais me sentir beaucoup mieux... *(A Gerald :)* Autant que vous le sachiez, Gerald : j'ai volé de l'argent... *(Birling se lève et veut l'interrompre.)* Ça m'est égal qu'il le sache. Ce n'est pas l'argent qui est important : c'est ce qui est arrivé à cette pauvre fille, ce que nous lui avons tous fait. Et là-dessus mes sentiments sont toujours les mêmes et c'est pourquoi je ne suis pas d'humeur à m'asseoir et à parler gentiment.

GLADYS. — Eric a absolument raison.

BIRLING. — Nom de D... !

MRS. BIRLING, *choquée.* — John !

BIRLING. — Pardon, ma chérie, mais ils sont tellement exaspérants ! *(Il se rassied.)* Ils refusent tout bonnement de comprendre notre position, ils ne veulent pas voir la différence qu'il y a entre... des choses comme ça se découvrant en privé et un scandale public.

ERIC, *hurlant.* — Et moi je vous dis que cette pauvre fille est morte et que nous avons tous contribué à la tuer ! Et c'est ça qui compte !

BIRLING, *se levant, hurlant et menaçant Eric.* — Et moi je te dis... Ou bien tu vas cesser de hurler ou bien tu vas déguerpir ! *(D'un ton plus calme :)* De toute manière, beaucoup de pères que je connais t'auraient déjà chassé de chez eux. Alors, si tu veux rester ici, tiens ta langue.

ERIC, *calmement, amèrement.* — Oh ! maintenant, je me fiche bien de rester ici ou de m'en aller.

BIRLING, *allant à lui.* — Tu y resteras en tout cas le temps de me rendre compte de cet argent que tu as volé — et aussi de le rembourser.

GLADYS. — Mais ce n'est pas ça qui ressuscitera Eva Smith, n'est-ce pas !

ERIC. — Et cela ne changera rien au fait que nous avons tous aidé à la tuer.

GERALD, *se levant.* — Mais est-ce un fait ?

ERIC. — Bien sûr que oui. Vous ne savez pas encore tout !

GLADYS. — Je suppose que vous allez nous prouver maintenant que vous n'avez pas passé l'été dernier avec cette fille, hein ?

GERALD. — Non, j'ai effectivement eu une maîtresse l'été dernier. Et je vous en demande de nouveau pardon, Gladys.

GLADYS. — Enfin, je dois admettre que vous vous en tirez mieux que nous autres. L'inspecteur lui même l'a dit.

BIRLING, *furieux.* — Ce n'était pas un inspecteur !

GLADYS, *ardemment.* — Eh bien, il nous a tout de même « inspectés ». Et ne commençons pas à jouer à cache-cache. A nous tous, nous avons poussé cette fille au suicide.

GERALD. — En êtes-vous tellement sûre ? *(A Gladys :)* Non, moi je vous dis qu'il n'y a pas plus de preuves tangibles que nous sommes pour quelque chose dans cette mort qu'il n'y en avait que ce type était inspecteur de police.

GLADYS. — Bien sûr que si !

GERALD. — Mais non ! Réfléchissez donc un instant. Un homme qui se dit de la police se présente ici. Et que fait-il. Très habilement, s'aidant de renseignements glanés ça et là, il parvient à nous faire croire que nous avons tous été plus ou moins mêlés à la vie d'une certaine jeune femme.

ERIC. — Ce qui est le cas.

GERALD, *à Eric.* — Mais comment savez-vous que c'est la même jeune femme ?

ERIC. — Nous l'avons tous admis.

GERALD. — Oui, vous avez tous admis avoir eu affaire d'une manière quelconque à une jeune femme, mais comment savez-vous que c'est la même ? *(Il les regarde, triomphant ; puis, après un silence, se tournant vers Birling :)* Écoutez, Mr. Birling. Vous avez renvoyé il y a près de deux ans une ouvrière nommée Eva Smith. Vous avez oublié ce fait, mais cet homme vous montre la photo de cette ouvrière et la mémoire vous revient. Exact ?

BIRLING. — Oui, jusqu'ici, c'est bien ça. Mais, ensuite ?

GERALD. — Eh bien, ensuite, il se trouve que cet homme sait que Gladys a fait perdre sa place à une employée de Milwards. Il nous dit que c'est la même personne. Et il montre à Gladys une photo qu'elle reconnaît.

GLADYS. — Oui. La même photo.

GERALD, *à Gladys.* — Comment savez-vous que c'est la même photo ? Avez-vous vu celle que votre père a regardée ?

GLADYS. — Non.

GERALD. — Et votre père a-t-il vu celle que cet homme vous a montrée ?

BIRLING. — Non.

GERALD. — Nous n'avons aucune preuve que c'était la même photo et, donc, aucune preuve que c'était la même personne. A présent, passons à moi : rappelez-vous que notre inspecteur ne m'a pas montré de photo à moi. Il m'a soudain annoncé qu'Eva Smith avait pris le nom de Daisy Retnon et, moi, je me suis trahi sur-le-champ parce que j'ai connu une Daisy Renton.

BIRLING, *vivement.* — Et il n'y avait pas la moindre preuve que cette Daisy Renton fût en réalité Eva Smith. Nous n'avons, pour le croire, que la parole de cet individu. Or nous savons maintenant ce qu'elle vaut, cette parole : il nous a menti en se prétendant inspecteur de police, il peut donc très bien avoir également menti sur toute la ligne.

GERALD. — Oui, il y a de fortes chances qu'il ait menti tout le temps. Mais, dites-moi, que s'est-il exactement passé après mon départ ?

MRS. BIRLING. — J'étais bouleversée parce qu'Eric venait de sortir... Et, là-dessus, cet homme me dit que si Eric ne revenait pas il serait forcé d'aller à sa recherche. Cela m'a mise encore plus mal à l'aise. Et puis il avait un air si sévère, si sûr de lui. Aussi, quand il m'a déclaré, tout à fait inopinément, qu'Eva Smith était venue demander un secours à mon comité pas plus tard qu'il y a deux semaines, comme une idiote, j'ai répondu que oui.

GLADYS. — Mais, maman, n'oublie pas qu'avant cela il t'avait montré une photo d'Eva Smith et que tu l'as manifestement reconnue.

GERALD. — Quelqu'un d'autre a-t-il vu cette photo ?

MRS. BIRLING. — Non, il ne l'a montrée qu'à moi.

GERALD. — Alors, est-ce que vous ne vous rendez pas compte qu'il n'y a toujours pas la moindre preuve qu'il s'agissait de la même personne ? Il aurait pu vous montrer la photo de n'importe quelle femme qui a fait appel à votre comité. Et comment pouvons-nous même être sûrs que cette photo était celle d'Eva Smith ou de Daisy Renton ?

BIRLING. — Gerald a absolument raison. Ce

type peut avoir utilisé chaque fois une photo différente sans que nous nous en soyons rendu compte. Et chacun de nous peut très bien avoir reconnu une personne différente.

GERALD. — Exactement. *(A Eric :)* Eric, vous a-t-il demandé d'identifier une photo ?

ERIC. — Non. Quand il en est arrivé à moi, il n'avait plus besoin de photo. Mais, manifestement, c'est la femme que j'ai connue qui est allée voir maman.

GERALD. — Pourquoi cela ?

ERIC. — Elle a dit à maman qu'il lui fallait un secours parce qu'elle ne voulait plus accepter d'argent volé. Et c'est là ce que m'avait dit celle que j'ai connue.

GERALD. — Ça ne prouve rien. C'étaient sans doute des propos en l'air !

ERIC. — Des propos en l'air qui se terminent par un suicide ? Non ! Vous pouvez peut-être vous tirer sans trop de dommage de cette histoire, mais moi pas. Et maman non plus ! C'est bien nous qui l'avons tuée.

Il s'assied.

BIRLING, *vivement.* — Un instant, un instant ! Ne te hâte pas tellement de te condamner. Cette entrevue avec ta mère peut très bien, elle aussi, avoir été un coup monté, comme toute cette histoire d'inspecteur de police. Oui, toute cette sinistre histoire n'est peut-être d'un bout à l'autre qu'un vaste bluff.

ERIC, *furieux.* — Quoi ? Mais cette fille est morte, non ?

GERALD. — Quelle fille ? Il y en avait probablement quatre ou cinq différentes.

ERIC, *se levant.* — Peu m'importe ! Celle que j'ai connue est morte.

BIRLING. — Morte ? Comment savons-nous qu'elle est morte ?

GERALD. — Très juste ! Vous y êtes. Comment savons-nous qu'une fille s'est tuée aujourd'hui ?

BIRLING, *regardant Eric d'un air triomphant.* — Eh bien, réponds si tu peux ! *(Eric s'assied.)* Envisageons les choses du point de vue de ce type. Nous, nous avons une petite fête de famille ici et nous sommes tous assez contents de nous. Lui, il veut nous jouer un sale tour. Eh bien, la première chose qu'il ait à faire c'est de nous donner un tel choc qu'après il pourra nous bluffer tout à son aise. Il commence donc sur-le-champ par nous annoncer qu'une femme vient de mourir à l'hôpital, après avoir avalé du sublimé. Qu'elle est morte dans d'atroces souffrances et...

ERIC. — Ça va, n'en remets pas !

BIRLING, *triomphant.* — Et voilà ! Tu vois ? Rien que d'en reparler te bouleverse. Et c'est là ce qu'il voulait. Nous bouleverser dès les premiers mots pour ensuite nous interroger, nous faire parler, jusqu'au moment où nous n'avons plus su où nous en étions. Oh ! il nous a bien eus. Il a dû bien s'amuser.

ERIC. — Si seulement je pouvais être sûr que c'était vraiment une mauvaise plaisanterie...

BIRLING. — J'en suis convaincu. Pas d'enquête. Pas de scandale...

ERIC. — Et pas de suicide ?

GERALD, *avec décision.* — Nous pouvons le savoir sur-le-champ.

BIRLING. — Comment ?

GERALD. — En téléphonant à l'hôpital. Ou bien il y a une morte, ou bien il n'y en a pas.

BIRLING, *mal à l'aise.* — Ça ne va pas paraître un peu bizarre... de téléphoner à cette heure-ci ?...

GERALD, *allant au téléphone.* — Si vous le permettez, je vais téléphoner moi-même.

BIRLING. — C'est ça, c'est ça...

MRS. BIRLING. — Et s'il n'y a pas eu de décès...

GERALD. — On va bien voir. *(Il cherche le numéro dans l'annuaire. Ils sont tous tendus.)* « Allô ! le 8-9-8-6... Allô ! l'hôpital ? Ici, Mr. Gerald Croft, de Croft Limited... Oui... Nous sommes assez inquiets au sujet d'une de nos employées... Oui. Vous a-t-on amené cet après-midi une jeune femme qui aurait tenté de s'empoisonner... ou de se suicider d'une façon quelconque ? Oui. J'attends. *(Les autres manifestent leur tension nerveuse.)* Oui ?... Vous en êtes sûrs ?... Bon, bon. Merci beaucoup... Bonsoir. » *(Il raccroche et les regarde.)* Aucune jeune femme n'est morte à l'hôpital aujourd'hui. Il y a des mois qu'ils n'ont pas eu de suicidée.

BIRLING, *triomphant.* — Vous voyez ! La preuve est péremptoire ! Toute cette histoire n'est qu'une vaste blague. Une mauvaise farce, rien de plus ! *(Il pousse un grand soupir de soulagement.)* Personne n'aime être la victime d'une aussi mauvaise farce, mais, malgré ça... *(Il leur sourit à tous et va à la desserte.)* Un whisky, Gerald ?

Gladys s'assied.

GERALD, *souriant.* — Merci, il sera le bienvenu.

Il va à la cheminée.

BIRLING, *versant deux whiskies.* — Pour moi aussi.

MRS. BIRLING, *souriant.* — Je dois dire, Gerald, que vous avez raisonné très habilement et que je vous suis très reconnaissante.

GERALD. — C'est que, voyez-vous, pendant que j'étais dehors, j'ai eu le temps de me remettre et de réfléchir un peu.

BIRLING, *tendant un verre à Gerald.* — Oui, il ne vous a pas tenu aussi longtemps que nous autres. Je dois avouer maintenant que sur le moment il m'a fait un peu peur. Mais j'avais une raison particulière de ne pas vouloir être mêlé à un scandale public juste maintenant. *(Levant son verre :)* Enfin, à notre santé... Allons, Gladys, ne fais pas cette tête. Tout est fini à présent.

GLADYS. — Tout ? Non, une partie seulement : la pire. Mais tu oublies toujours une chose que moi je ne puis oublier. Tout ce que nous avons dit être arrivé *était* arrivé. Si ça n'a pas fini tragiquement, tant mieux pour nous. Mais ça aurait pu finir tragiquement.

BIRLING, *jovial.* — Mais tout est différent maintenant. Allons, allons, tu es quand même capable de t'en rendre compte, non ? *(Imitant l'Inspecteur :)* Vous avez tous aidé à la tuer. *(Montrant Gladys et Eric et riant :)* Et je voudrais que vous

ayez pu voir la tête que vous avez faite quand il a dit ça.

GLADYS, *tendue.* — Ton inconscience me fait peur.

BIRLING, *avec chaleur.* — Mais non ! Et tu finiras, j'en suis sûr, par rire de ça comme moi. Ecoute, tu ferais mieux de redemander à Gérald la bague que tu lui as rendue. Tu ne crois pas ? Après, tu te sentiras mieux.

GLADYS, *passionnément.* — A vous voir on croirait que tout est exactement comme avant.

BIRLING. — Quoi, n'est-ce pas le cas ? On nous a eus, un point c'est tout.

GLADYS. — Ainsi, rien ne s'est vraiment passé ? Ainsi, il n'y a rien à regretter, rien à apprendre ? Nous pouvons tous continuer à nous comporter comme avant ?

MRS. BIRLING. — Et pourquoi pas ?

GLADYS. — Parce que, peu importe qui était cet inspecteur, tout ce qu'il nous a dit ou fait dire était le contraire d'une plaisanterie. Et cela vous l'aviez compris pendant un instant, vous aviez même commencé à apprendre quelque chose. Mais maintenant, c'est fini : vous êtes prêts à retomber dans les mêmes errements.

BIRLING, *amusé.* — Mais pas toi, n'est-ce pas ?

GLADYS. — Non, pas moi : je me rappelle ce qu'il a dit, je me rappelle l'expression de son visage et ce qu'il m'a fait éprouver. « En termes de feu, de sang et d'angoisse ! » Et votre inconscience me terrifie et je suis incapable de vous écouter plus longtemps.

ERIC. — Je suis du même avis que Gladys : vous me faites peur.

Il est à côté de Gladys, près de la porte.

BIRLING. — Eh bien, dans ce cas, allez vous coucher au lieu de nous faire assister à vos crises de nerfs.

MRS. BIRLING. — Ils sont exténués. Demain matin, après une bonne nuit de sommeil, ils verront les choses comme nous.

GERALD, *se levant et allant vers Gladys.* — Gladys, vous ne voulez pas reprendre ceci maintenant ?

Il lui tend la bague.

GLADYS. — Non, pas encore. Il est encore trop tôt, Gerald. Il faut que je réfléchisse.

BIRLING, *montrant Eric et Gladys.* — Regardez-les-moi, ces dignes représentants de la fameuse génération qui sait tout ! Et ils ne sont même pas capables d'entendre la plaisanterie !

La sonnerie du téléphone retentit brusquement. Un moment de complet silence.

BIRLING, *répondant.* — « Oui ?... Mr. Birling à l'appareil... Quoi ?... Ici ?... » *(Gerald, Eric, Gladys et Mrs. Birling s'approchent. L'interlocuteur de Mr. Birling a maintenant manifestement raccroché. Birling raccroche à son tour, lentement et les regarde, l'air frappé de panique.)* C'était la police. Une jeune femme vient de mourir pendant son transfert à l'hôpital, après avoir avalé du sublimé. Et un inspecteur de police est en route pour ici... il vient nous poser... quelques questions...

Un silence très bref. On entend sonner à la porte d'entrée. Tous se tournent vers la porte de la salle à manger.

EDNA, *paraissant.* — Pardon, monsieur... un inspecteur vous demande !...

RIDEAU

Gerald. L'Inspecteur.

L'Inspecteur. Sybil.

6 L'INSPECTEUR, s'approchant de la table, à Gerald. — *Je puis vous dire pourquoi miss Birling désire rester et pourquoi elle pense qu'il vaut mieux qu'elle reste...* (ACTE II.)

7 MRS. BIRLING. — *Si vous y tenez...* (L'Inspecteur tire la photo de sa poche et Mrs. Birling la regarde longuement.) (ACTE II.)

8 L'INSPECTEUR, à Eric. — *Quand avez-vous rencontré cette jeune fille pour la première fois ?*
ERIC. — *Un soir de novembre dernier.* (ACTE III.)

9 ERIC. — *Pas exactement.*
BIRLING, furieux. — *Comment ça, pas exactement ?* (ACTE III.)

10 GERALD. — *Allô, le 8-9-8-6... Allô, l'hôpital ? Ici, Mr. Gerald Croft, de Croft Limited... Oui... Nous sommes assez inquiets au sujet d'une de nos employées...*

(Photographies Lipnitzki.)

Eric. L'Inspecteur.

Birling. Eric. L'Inspecteur. Sybil. Gladys.

Gerald. Gladys. Birling. Sybil.

UN INSPECTEUR VOUS DEMANDE
devant la critique

UNE RÉVÉLATION ?...

Il peut paraître ridicule de parler de révélation, d'événement théâtral à propos d'*Un Inspecteur vous demande*, l'actuel spectacle du Studio des Champs-Elysées, tiré par Michel Arnaud de *An Inspector Calls*, de J. B. Priestley, et mis en scène par Pierre Valde. On emploie rarement de tels mots à l'occasion d'une adaptation ; surtout on a pris coutume de les réserver à des présentations plus éclatantes, plus luxueuses, j'allais écrire plus inutiles et non point fondées comme celle-là sur un sens étonnant de la justesse et de la vérité.

(A. Frank, dans *Le Populaire*.)

UNE INCONNUE SURGIT.

J. B. Priestley est, comme on le sait, l'auteur d'un grand nombre de romans, amusants ou terribles, mais toujours riches d'imprévu. Nous le connaissons moins en France comme auteur dramatique que comme romancier. Je crois bien que je n'avais vu de lui, jusqu'à présent, que ce *Virage dangereux* qui fut l'un des grands succès de l'Œuvre en ces dernières années. Voici *Un Inspecteur vous demande* (...) Cette pièce, policière en apparence, est construite selon les règles de l'art. Les lenteurs appliquées du début servent à créer chez le spectateur ce léger malaise qui risque de le conduire jusqu'au seuil de l'agacement mais qui se résout en satisfaction lorsque Priestley, enfin, lui fournit le dénouement le plus inattendu, le plus curieux et qui donne à rêver. Et j'aime assez pour ma part les pièces qui vous donnent à penser, le rideau tombé, après vous avoir distrait tant qu'il était levé. Ce'a provoque d'excellentes conversations dans le métropolitain.

Imaginez une famille anglaise industrielle, riche, donc honorable et très consciente de son honorabilité. Imaginez que vous tombiez au milieu de cette famille en l'un de ses soirs d'euphorie : elle est en train de célébrer dignement, en petit comité, les fiançailles de la jeune et jolie Gladys avec le jeune et beau Gerald, fils et héritier d'une firme industrielle concurrente. Voilà réunis tous les éléments sentimentaux, mondains et commerciaux de la bonne conscience.

— Monsieur, dit la soubrette ouvrant la porte, il y a là un inspecteur de police qui vous demande...

Il s'agit, en apparence, d'une affaire parfaitement bénigne : une jeune fille vient de se suicider. Elle a été jadis ouvrière dans les usines du père de l'heureuse fiancée. Quelques renseignements à demander, simplement, dit l'inspecteur... Et voilà que cette jeune fille — une inconnue, une fille vraiment très quelconque — envahit peu à peu de sa timide personnalité la conscience de tous les héros et témoins de cette fête honorable et familiale...

(J. Lemarchand, dans *Combat*.)

QUI EST L'INSPECTEUR ?

Parti l'inspecteur, les coupables — inquiets surtout du scandale — se demandent enfin qui il est ; observent qu'Eva Smith a eu plusieurs noms; que l'inspecteur n'a montré qu'une photographie à la fois et jamais à deux des accusés. A-t-il rassemblé sur une seule les injustices commises contre plusieurs? Au district on ne connaît pas l'inspecteur Goole ; ni à l'hôpital une suicidée. Il y aura tout à l'heure une suicidée et un inspecteur. Mais M. Goole a précédé le destin. M. Goole est un personnage maeterlinckien... Hugo appelait l'avenir « le gendarme de Dieu ». Il est l'inspecteur Goole et le symbole de la justice immanente, de la loi divine, plus généreuse que la loi humaine ; l'inspecteur Goole est la conscience...

(R. Kemp, dans *Le Monde*.)

BRIGADE DE LA CONSCIENCE ?...

Une bonne pièce. Simple, directe, humaine. Imaginez un inspecteur de police qui s'introduit, un soir où elle célèbre d'heureuses fiançailles, au sein d'une famille anglaise respectable et très contente d'elle-même. Vous allez me dire que sa mission finit là ; il n'a plus qu'à faire demi-tour puisque la famille est si respectable. Mais ce n'est pas un inspecteur comme les autres. Il appartient à quelque chose comme la brigade de la conscience...

(M. Beigbeider, dans *Le Parisien libéré*).

...OU BRIGADE CÉLESTE ?

D'un train un peu lent, comme toute comédie anglaise qui se respecte, *An Inspector Calls*, adroitement adapté par M. Michel Arnaud, relève à la fois de la pièce policière et de la satire sociale : un brin de fantastique s'y mêle aussi, car le mystérieux inspecteur semble surtout soucieux d'éveiller la conscience endormie de ces privilégiés de la vie et de leur inculquer le sens de la solidarité humaine. Il appartient sans nul doute à la brigade céleste...

(G. Joly, dans *L'Aurore*.)

CE STADE EST-IL DÉPASSÉ ?

Cette pièce de J. B. Priestley a eu, paraît-il, beaucoup de succès à Londres et à New-York A-t-elle pénétré de remords la conscience de ces messieurs de la City et de Wall Street ? On n'imagine pas en tout cas que leurs collègues français soient touchés profondément par son prêchi-prêcha final. Quant au public non allié aux deux cents familles, celui de Paris a depuis longtemps dépassé ce stade de la « critique » de la société bourgeoise...

(G. Leclerc, dans *L'Humanité*.)

UN ROLE A SA MESURE

Le personnage le mieux venu de Priestley est sans doute l'inspecteur lui-même — ce mystérieux inspecteur qui est, tout à la fois, la projection dans l'espace de la conscience morale des bourgeois persécutés et une incarnation de l'ange exterminateur ou du juge suprême. Pourtant il reste la moins symbolique des figures : il agit et parle en homme, en limier rompu aux ruses de son métier. Constant-Rémy a trouvé là un rôle qui lui convient à merveille et jamais je ne l'avais vu aussi bon : il joue réaliste, mais son jeu n'est pas terre à terre et nuance plus qu'il ne photographie. Les autres interprètes ne se laissent d'ailleurs dominer par lui que dans la mesure où le personnage de l'inspecteur mène le jeu. Mad Herenne, Marcel d'Orval, Catherine Damet, Jacques Denoel et Jean Degrave font exactement ce que l'on attend d'eux avec sûreté, justesse et sobriété. Au reste, Pierre Valde les a dirigés avec une maîtrise que personne ne pourrait plus aujourd'hui songer à discuter. D'un bout à l'autre sa mise en scène confirme cet amour de la « belle ouvrage », cette conscience jamais satisfaite, cette soumission à l'œuvre qui sont les caractéristiques de sa personnalité...

(A. Alter, dans *L'Aube*.)

Société Nationale des Entreprises de Presse.
Imprimerie de Bobigny.
Dépôt légal 3e trimestre 1949. — Imprimeur no 80.

Supplément au No 197 de *France-Illustration*.
Fondateur : Georges Oudard.
Le Directeur-Gérant : G. Cahen-Salvador.